GENERALE INSTRVCTION ET TRES-ASSEVRE'E METHODE,

QV'IL FAVT TENIR EN LA CONSVLTE DES Maladies.

DIVISE'E EN TROIS PARTIES.

Par DAVID DE PLANIS CAMPY, *Medecin Spagyrique & Chirurgien Ordinaire du Roy.*



A PARIS,
Chez DENYS MOREAV, rüe S. Iacques, à la Salemandre d'Argent.

M. DC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
TRES-NOBLE ET TRES-
VERTVEVX SEIGNEVR

HENRI
DE
BERLAIMONT,
TREFONCIER
DV TRES-ILLVSTRE
CHAPITRE DE SAINT
Lambert de Liege, &c.

MONSIEVR,

Je ne seray pas deceu de mes esperances, si aggreant l'offre tres-humble que je vous faits de cette piece, en consi-

deration des faueurs extraordinaires, dont voſtre Seigneurie *m'a tant de fois honoré, vous en daignez prendre en méme temps la protection. Il eſt vray que n'eſtant pas mienne, Vous aurez ſujet d'eſtimer ma reconnoiſſance criminelle, puis qu'en me lauant du vice d'ingratitude, ie ne pourray pas, ce ſemble, m'excuſer d'auoir commis vn larcin, puis que je me ſers des trauaux de mon Pere, pour ſatisfaire à mon deuoir: Mais comme Vous eſtes trop juſte eſtimateur des choſes, pour ne pas aduouër que les obligations que j'ay à* voſtre Seigneurie, *ſont trop releuées pour eſtre reconnües par des productions rampantes de mon eſprit, j'oze croire auſſi que Vous ſouffrirez que ce frere Poſthume ſupplée à mon deffaut, & que vous parlant pour nous deux, il obtienne pour l'Vn & l'autre, les faueurs que Vous ſeul eſtes capable de nous accorder. Vous permettrez donc, s'il vous plaiſt,* MONSIEVR, *que voſtre nom Illuſtre, tant par la Nobleſſe du ſang dont*

vous estes issu, que par l'excellence des vertus dont vostre ame est ornée, luy soit vn bouclier d'aussi bonne trempe, contre les attaques des ames medisantes, que les armes de vos Ancestres ont esté fatales à leurs ennemis; afin qu'enseignant à l'vniuers quel il est, il prenne quant & quant la hardiesse de publier quel est son deffenseur. Pour moy, si je ne craignois de chocquer vostre modestie, i'apprendrois à tout le monde en ces lignes, les qualitez augustes, & les perfections eminentes qui vous rendent vn des Seigneurs les plus accomplis de nostre siecle : mais comme vous ne cultiuez ces fleurs exquises que pour le seul plaisir du Pere de la Nature, i'aurois mauuaise grace d'introduire des prophanes dans la consideration d'vn parterre si precieux. Ie passeray donc soubs silence, ce que ie ne puis dire sans temerité, & me contentant d'auoir donné de l'exercice à cette douceur qui vous est si naturelle, en vous faisant part d'vne chose empruntée, ie ne parleray plus qu'autant de temps qu'il en

faut pour protester publiquement, que je suis & seray toute ma vie.

MONSIEVR,

De vostre Seigneurie.

Le tres-humble tres-obeissant & tres-obligé seruiteur PIERRE DE PLANIS CAMPY Aduocat au Parlement de Paris.

AV LECTEVR.


E ne croiray pas (cher Lecteur) auancer vn paradoxe, si ie dis que les nouueautéz ne sont pas les seules choses qui surprennent, puis que celles qui par la suitte des années deuroient passer pour communes, causent quelques-fois autant d'étonnement dans les Esprits que les autres leur apportent d'alteration. Ie ne veux pour preuue de cette verité que la publication de ce liure, qui dés son Berceau étant deuenu comme müet par la mort inopinée de son Autheur, oze apres sept où huit ans de silence, se presenter aux yeux de tout le monde, pour apprendre à l'vniuers, ce que son Pere & le mien

luy a confié ſur la derniere periode de ſa vie : en effet vne ſaillie ſi peu attenduë produira des effets bien differents chez ſes Lecteurs, & ie ne doute pas que cette ſeconde naiſſance ne le face paroitre ſous autant de formes qu'il ſe treuuera d'opinions differentes, tant en ſa faueur, qu'à ſon deſauantage. Certes, ces ames raualées, qui ne treuuent de la ſatisfaction qu'en la cenſure des ouurages dont ſouuent ils n'ont aucune intelligence, ne feront pas difficulté de violer la ſainćteté des Tombeaux, en choquant la memoire de l'Autheur, par le mépris d'vne choſe qu'il a laiſſée comme vne marque immortelle du zele qu'il auoit pour le bien du Public, & faiſant des inuectiues contre cette production ; ſous ombre peut étre qu'elle n'eſt pas à la mode, luy pourront ſans doute imputer quelques manquemens imaginaires. Mais

„qu'ils ſçachent que les belles cho-
„ſes, quoy qu'anciennes, ne perdent
„jamais rien de leur aggrément na-
„turel aupres des iugements ſolides;
„Que la reuolution des ſiecles, loing
„d'ôter quelque choſe aux œuures
„des grands Autheurs de l'Antiqui-
„té, n'a ſeruy qu'à nous les rendre
„plus recommendables; Que les Pe-
„riodes empoullées & les figures de
„la Rhetorique ſont d'ordinaire aux
„liures ce que le fard eſt aux laides
„femmes; Que la ſçience doit étre
„enſeignée auec des diſcours fami-
„liers, & non auec des Phraſes choi-
„ſies & des paroles pompeuſes; bref,
„que la verité a cela de commun
„auec la lumiere, qu'elle ne peut
„faire paroitre ſes beautez dans leur
„pureté naturelle, au trauers d'vn voi-
„le pour magnifique & delié qu'il ſoit;
Qu'au reſte cette piece qui n'aura
pour deffaut que le malheur de tom-

ber par auanture dans les mains de ces enuieux ignorants, eſt trop accomplie pour ternir la gloire que ſon Autheur s'eſt acquiſe par tant de cures admirables auſſi bien que par le nombre des beaux liures qu'il a laiſſes à la poſterité ; Qu'enfin, ſi autrefois le fils muët de Crœſus ozâ bien faire affront à la nature, pour ſauuer la vie à ſon Pere: quand par ces mots *Ne Crœſum Regem occidas*, il fit tomber le cimeterre des mains de celuy qui dans la chaleur du combat méconnoiſſant cét illuſtre malheureux, s'étoit déja mis en poſture pour le luy cacher dans le ſein, i'apprendray à ces critiques cenſeurs que bien que j'aye fort peu d'experience, j'en auray toutefois aſſez, quand il s'agira de deffendre la reputation de celuy, de qui Dieu s'eſt ſeruy pour me donner la vie ; En vn mot, que ſi jadis les Scytes apres auoir été repouſſez par

les Perſes iuſqu'aux Tombeaux de leurs anceſtres treuuerent dans la veuë de ces monumens, le ſecret de la victoire. Ie ſurmonteray toujours, aydant Dieu, mes propres foibleſſes, afin de confondre ceux qui ſeront aſſes laſches, pour s'attaquer aux cendres de mon pere. Cependant ie me figure entendre contre ce liure, vn autre traict de médiſance bien plus raffiné, ce ſemble, que le precedent; car ie m'imagine ouïr certaines gens qui n'ozants pas ſi manifeſtement outrager vne perſonne, qui pendant ſa vie a fait aſſez d'actions vertueuſes, pour triompher de leurs calomnies apres ſa mort, voudront condamner d'abord cét innocent poſthume, comme vn enfant illegitime, en m'objectant que les œuures d'vn homme conneû, comme étoit feu mon Pere, croupiſſent rarement dans vn coffre, ou bien dans vn Cabinet: Toutefois

cette imposture étant grossiere, en sera moins prejudiciable à ce liure; veu qu'il porte auec soy tout ce qui peut authoriser la verité de son extraction. Quant à ce qui concerne le long temps que j'ay differé à luy faire voir la lumiere, j'estimeray mon excuse assés legitime en alleguant les dependances passées de ma minorité, iointes au seiour que j'ay fait dans quelques voyages necessaires : mais, cher Lecteur, pour leur fermer entierement la bouche : & pour satisfaire à l'instance continuelle & au desir impatient de ceux qui cherissent encore la memoire de ce grand-homme, voila que ie faits mettre sous la presse toutes les œuures de ce cher Pere, sçauoir le Bouquet Chymique, l'Hydre Morbificque, le Traicté des Mousquetades, le Traicté de la Verolle, l'Antidotaire Venerien, la Petite Chirurgie, le Traicté des Crises, l'E-

pidimiomachie ou Traité de la Peste, l'Or Potable, le Grand Miroir de la Nature, l'Ouuerture de l'Ecole de Philosophie, la Methode de Consulter pour les Malades & le Traicté des Choses non-naturelles. Lesquelles ayant esté reueuës, corrigées, & augmentées de l'Autheur auant son deceds, paroistront bien tost toutes ensemble, auec éclat en vn fort bel *in folio*, & peut-estre quelques autres qui n'ont iamais veu le iour, y pourront estre adjoûtées (car vous n'ignorez pas qu'il n'ait promis quantité de pieces, que la seule ingratitude du siecle a tenu toujours cachées iusques à present) de sorte que par mes soings extremes, ie sçauray maintenant, assisté de la grace du Pere des lumieres, reparer la faute que i'ay faicte, sans y penser.

Reste à present à vous dire quelque chose touchant le motif principal qui a inuité l'Autheur à vous faire posses-

ſeur de cét ouurage: ſçaches donc, cher Lecteur, que l'amour de la profeſſion à laquelle Dieu l'auoit appellé, a eſté ſi violent, que ie puis dire ſans mentir qu'il n'a paſſé aucun iour de ſa vie, ſans auoir contribué de ſes ſoings, labeurs, veilles, eſtudes, & dépences, pour toujours enrichir la Medecine de quelque nouuel ornement, s'oſtant à ſoy méme le contentement de jouïr du bien & du repos, pour le donner entierement à la ſanté des malades & à la gloire de cette ſcience admirable. Or en ce deſſein de n'étre rien à ſoy pour étre tout à touts, il y a quelques années qu'il auoit dreſſé vn petit Epitome de la Methode de Conſulter pour les Malades: & ie vous puis aſſeurer que bien qu'il l'eût fait pour ſon vſage, toute l'vtilité d'iceluy regardoit particulierement ceux qui ont voulu ſe ſeruir de ſon Conſeil, pendant qu'il viuoit. Dans cette

loüable volonté, il luy arriua d'en communiquer quelques coppies à certains curieux de la vraye Medecine; & par auanture eſt-il auenu, qu'outre l'honneur & le proffit qui leur en eſt demeuré, la conſolation des malades en a été le plus aduantageux reſultat. Mais comme le meilleur grain tombe quelques fois en terre ingrate & au lieu de froment, ne produit que de l'yuraie, il eſt arriué qu'apres vne inſtante priere que luy fit, il y a quelques temps, vn Gentilhomme de Normandie (appellé Monſieur de Vatigny grand amateur de la Medecine, & lequel a mis vn Ode en ſa faueur dans ſon Boucquet Chymique) de luy en faire part, il donna à ſa ferueur, ce que ſa diſcretion ne pouuoit denier aux perſonnes de ſon merite: ie penſe que durant la vie de ce Gentilhomme cét Epitome ne pouuoit eſtre en de meilleurs mains;

mais comme la mort nous ſepare de nos amis & de nos biens, les donnant quelques fois à des gens de peu; les ſiens, & notamment ceux de ſon eſtude ſont tombés entre les mains d'vn autre Medecin, qui y a cueilli les fruits qu'il n'y a pas ſemés, au nombre deſquels s'eſtant rencontré le petit Epitome, dont il eſt queſtion, il le treuua ſi agreable, que dés lors il fit reſolution de le faire voir à ſes amis, comme vne production de ſon eſprit. L'Autheur ayant été auerti au vray d'vn ſi lâche procedé, creut auoir mauuaiſe grace d'en taire ſon reſſentiment; ſi bien que voulant arracher de la teſte de ce Plagiaire, le Laurier qu'il auoit acquis par vne voye ſi criminelle, il ſe diſpoſa de redonner à ſon eſprit, l'enfant dont il étoit le legitime pere. Et afin qu'à ſon exemple, quelques autres qui poſſedent cét effet de ſa charité, ne vinſſent à com-

mettre vn acte d'ingratitude en méme temps qu'ils en feroient vn de larcin, il treuua bon apres la priere que ses amis luy en firent de le donner au public, non pas auec ce simple habillement qu'il auoit auparauant, mais bien assorty de toutes ses plus belles parures; & l'ayant augmenté de plus des trois parts, il a d'ores en auant osté a toutes ces gens là, le moyen de le dire leur, quand ils en auroient la volonté.

Voila, cher Lecteur, ce qui auoit porté Mon Pere à donner cette Methode de Consulter aux jeunes estudiants en Chirurgie, si la mort n'eust mis auec son corps ce dessein soubs la tombe. Toutefois vous voyés comme par le decret irreuocable de la prouidence eternelle, ce liure semblable à vn Phœnix renaissant de ses cendres, trompe l'attente de tous ceux qui s'imaginoient que sept ou huict

années ſeroient capables d'aneantir vn nom, qui malgré leur enuie n'aura d'autre fin, s'il plaiſt à Dieu, que celle de tout le monde. Faicte donc, cher Lecteur, vn accueil fauorable à ce nouueau reſuſcité, & puis qu'il n'a quitté ſes tenebres qu'a deſſein de vous donner quelques lumieres touchant l'ordre de Conſulter ſur les maladies, du moins ne luy deniés pas s'il vous plaiſt. cette eſpece de complaiſance qui eſt le payement ordinaire des ſeruices les moins conſiderables: Que ſi (n'étant pas du nombre de ces critiques impertinents qui étant ſteriles d'eux mémes, créuent de dépit d'apprendre dans les œuures d'autruy qu'ils ſont des ignorants) vous étes veritablement genereux, comme ie le veux croire, ie paſſe plus auant & vous coniure d'étre auſſi ardent à prendre le party de l'Autheur de ce liure contre ſes calomniateurs,

qu'il paroit zelé à vous y donner des enſeignements, qui peut étre vous auoient été cy-deuant inconnüs, quoy qu'ils ſoient entierement conformes à la Doctrine de la Medecine ordinaire, l'Autheur l'ayant poſſedée auſſi parfaitement que la Paracelſique. Et puis qu'enfin le Deffunct a été pendant ſa vie aſſés charitable enuers les proches, pour preferer toujours leur vtilité à ſon propre repos, ſoyés aſſés bon Chreſtien pour prier la Charité increée, à ce qu'elle accorde à ſon ame ce repos éternel qui n'a point d'interualles. A Dieu.



TABLE DES CHAPITRES.

Premiere Partie.

Seconde partie.

Troisiéme Partie.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il est permis à Denis Moreau, & Estienne Danguy, Marchands Libraires à Paris, d'imprimer ou faire imprimer toutes les œuures du Sr. Dauid de Planis Campy, Medecin Spagerique, & Chirurgien ordinaire du Roy, tant celles qui ont esté cy-deuant imprimées, que les manuscripts, que lesdits Moreau & Danguy ont recouuert, & ce pendant le temps & espace de vingt ans, finis & accomplis, & deffendons à tous Libraires & Imprimeurs ou autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient de l'imprimer ou faire imprimer sans le consentement desdits Exposans, à peine de trois mil liures d'amande, & de confiscation des exemplaires, comme il est plus amplement contenu au Priuilege. Donné à Paris le premier Mars 1644.

signé, RENOVARD.

Le Traicté de la Consulte des Maladies a esté acheué d'imprimer le 4. May, 1644.


DAVID DE PLANIS CAMPY MEDE·SPAGE ET CHYRVR
DV ROY. Ætatis 38 ano 1627.
Mortels n'arrestés vos esprits
Qu'a consciderer ses escrits,
Non les attraicts de ce visage;
Car les Doctes de ce bas lieu
L'estiment, voyant son ouurage
LAMY DV PARNASCIDE DIEV.



GENERALE INSTRVCTION ET TRES-ASSEVRE'E METHODE, QV'IL FAVT TENIR EN LA CONSVLTE DES Maladies.

DIVISEE EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

I'ADVOVE que la coûtume est tres-loüable parmy les Chirurgiens, lors qu'ils sont appellés au traittement de quelque maladie difficile, de demander conseil sur icelle : Car par ce moyen ils ne guarantissent pas seulement leur reputation de

Coustume loüable aux Chirurgiēs.

Calomnie ; mais d'abondant ils s'asçauantent tant en la parfaite connoissance d'icelle maladie, qu'en son indubitable guerison. Car Consulter n'estant autre chose que prendre aduis & conseil d'vne chose douteuse, occulte, cachée, difficile & épineuse ; pour la rendre claire, manifeste, apparente, découuerte & aisée : il ne se peut que celuy qui demande Conseil, n'instruise sa raison pour obuier à l'erreur des causes de la maladie ; & ne dirige ses sens pour emprunter de l'experience, les vrais & asseurez moyens pour la guerir. Ie l'aduouë, dis-je, ingenuëment. Mais aussi ne consens-je pas que plusieurs d'entr'eux y tiennent vneMethode certaine & asseurée (du moins ne m'est-il pas venu en connoissance) d'où resulte le plus souuent vn grand desordre en la cure, confusion au Chirurgien, & la totale perte du malade. A quoy ayde beaucoup, ce me semble, l'ignorance de la Logique & Physique Chirurgicale. Pour à quoy obuier (veu que personne n'y a mis la main de bonne façon ny comme il faut, du moins que je sache) je me suis mis en deuoir de donner à nos jeunes Chirurgiens, vne brieue concise, mais veritable methode de Consulter pour les Malades. A quoy veritablement j'ay été porté plûtôt pour l'amour du Souuerain Medecin des ames & des corps, & de la Charité du prochain, que pour m'en attribuer aucune gloire.

Entrons-donc en matiere & disons, que lors que le Chirurgien est appellé pour Consulter, il faut (apres que celuy qui a dé-ja traitté le

Definition de Consulte.

Vtilité de la Consulte.

Accidens qui arriuēt pour n'auoir aucune Methode asseurée de Consulter.

Ignorance de la Logique preiudiciable au Chirurgien.

La gloire de Dieu doit estre preferée à nostre vtilité.

Ordre de Consulter.

malade, aura diſcouru de la maladie d'iceluy, de ſon origine, cauſes & ſignes; de la partie affectée; & de ce qu'il à mis en vſage pour la gueriſon d'icelle maladie) qu'il ratiocine en ſon eſprit les trois choſes ſuiuantes.

1. Ce qu'il faut connoître.
2. Le pronoſtic de ce qui eſt conneu. *Diuiſion de toute cette œuure.*
3. En ſuitte la Curation.

Et ce ſont icy les trois parties eſquelles nous diuiſerons tout ce traitté: leſquelles pour deduire en bon ordre, nous ſubdiuiſerons en autant de Points ou Chapitres, qu'il ſera neceſſaire pour leur éclairciſſement.

Nous ſubdiuiſerons donc la premiere Partie, qui traitte de ce qu'il faut connoître, en huict chapitres, comme s'enſuit. *Subdiuiſion.*

1. De l'eſpece de la Maladie.
2. De la Cauſe d'icelle.
3. De la partie affectée.
4. De la grandeur de la Maladie.
5. De ſa Malignité.
6. De ſa Benignité.
7. Le temps d'icelle Maladie.

8. Son mouuement qui est long ou bref.

De l'espece de la Maladie.

CHAPITRE PREMIER.

Comme la Maladie est connuë en son espece.

LA Maladie est connuë diuersement en son espece, selon qu'icelle Maladie est externe ou interne. A celle-cy il y a plus de difficulté qu'en celle-là ; dautant qu'il est necessaire de la connoître par des signes propres que l'on appelle *Patonomoniques* ; c'est à dire vniques vniuoquement & specialement signifians, & suiuant toûjours la Maladie. Ainsi la Pleuresie est connuë par la douleur poignante & distendante du côté, la difficulté de respirer, la fieure continuë & la toux seiche du commencement, sans rien expulser. On y peut adjoûter la grande sensibilité de la partie externe, auec difficulté de se tenir sur le côté malade: Mais comme ces derniers se rencontrent en d'autres Maladies aussi-bien qu'en celle-cy, ils ne peuuent pas étre dits vniuoques.

Signes de la Pleuresie.

Signes de la Peste.

Passons à vne autre exemple & disons, que la Peste est connuë par le soudain frisson, entre cuir & chair, vomissement, grand sommeil auec pesanteur de tout le corps, le regard éga-

ré, inconstant au parler, soudaine resuerie & fureur; inflammation par tout le corps; les yeux étincelans, le visage rouge & quelque fois bleüastre; grande douleur de Teste, bastement des Arteres és Temples, tremblement de Cœur, poinctures auec grande Chaleur dans les flancs & vers la region des reins : le poux au poignet trop frequent ou tres-debile ; l'vrine transparente & de forte odeur : & sur tout vne soudaine & subtile alteration d'esprit. Voyez ce que j'en dis en mon Epydimiomachie, ou Combat contre la Peste.

Pour iuger vne personne Pestée, il faut que les signes en soient tous vniuoques.

Faut notter que tous ces signes ensemble se doiuent trouuer au pesté pour le juger tel; car quelques vns d'iceux se rencontrent en d'autres Maladies comme aux Fieures, lesquelles nous rapporterons icy, tant pour en faire la difference, que pour connoistre les especes des Fieures par leurs signes.

Disons donc que les especes des Fievres se reconnoissent par leurs signes en cette façon, qui témoignent mémes les lieux d'où procede la cause de la Fievre.

Signes pour conoistre les diuerses especes des fieures.

Signes de la Quotidiene, de la Tierce, & de la Quarte.

Tellement que si le malade au commencement à des eructations, douleur au deuant de la Teste, froid entre Cuir & Chair ; d'ailleurs ayant les vrines palles ou cruës, & l'Artere des bras plus dur que celuy des temples; assoupissement, sueur au Col, region de l'Estomach, & souuent aux aines ; c'est vne Fievre quotidiene, de laquelle la Cause est au ventricule, lieu de la premiere digestion. Que si la tierce, qui prouienne du méme lieu, elle fait vomir au com-

mencement de l'Accés. Si la Quarte, elle donne des douleurs vniuersellément aux membres.

Differens accidens selon la diuersité des lieux ou en est la cause. Mais les causes d'icelles Fievres étants au foye, les signes ont quelque particuliere difference; combien qu'en toutes le tremblement est violent, la chaleur vehemente, alongement des membres auec oscitation auant l'accez. Etant à notter que le mouuement de l'Artere en la fievre quotidienne est plus debile au commencement & durant la froideur, & en la chaleur plus viste, & l'vrine blanchastre. En la Tierce, l'Artere vitte & poignante, & l'vrine digeste, c'est à dire auec hypostase. En la Quarte, le mouuement de l'Artere est lent; toutefois tres-dur au tact; les vrines sont claires auec quelque sediment.

N. B.

Que si la cause en est aux Reins, le malade, tant de la Quotidienne, Tierce, que Quarte, sent quelques poignemens en l'vne des Anches & par fois au ventre; douleur en toute la Teste & épine du dos, l'vrine fort rouge, & grande Alteration; qui sont signes communs à toutes ces trois especes de fieures. Mais les particuliers de la quotidienne sont, legere enfleure des pieds, l'vrine ayant vn sediment blanchâtre & visqueux. En la Tierce, l'vrine se tourne rougeâtre auec sediment de couleur de fleur de pescher, ensemble douleur de Teste poignante & dégout. En la Quarte, le Malade a bon appetit, desire boire & manger choses aigres, refue durant & apres l'acces, & l'Artere deuient dur. Etant à notter generalement sur toutes les fieures cy-dessus, que le frisson commence le plus souuent aux

femmes par le dos & aux lombes jusques à la teste; & aux hommes par le deuant, aux bras & cuisses; ainsi que l'a bien notté Hippocrate. lib. 2. de popul. Morb. Suffit de ces exemples pour les signes des maladies internes: venons maintenant aux externes.

Les Maladies externes sont facilement connuës par les sens, & telles sont les Tumeurs, vlceres, playes, fractures, & dislocations; desquelles faut sçauoir la définition tres-particulierement afin d'en sçauoir leurs differences. Car il est vray que sous le genre des Tumeurs sont contenuës plusieurs autres maladies, & ainsi des playes, vlceres, fractures, & dislocations. *Comme on connoist les maladies externes.*

Or Tumeur est vn accroissement contre nature, lequel surpasse l'état naturel du corps, & blesse ses actions; faite de quelque matiere qui cause distention & repletion. *Definition de tumeur.*

Accroissement tient lieu de Genre, car il est commun aux Tumeurs non Naturelles & aux escroissances: le reste sert de difference. Ces mots contre Nature, font differer la Tumeur des Tumeurs naturelles du ventre, &c. Surpassant l'état naturel du corps: cela est dit à la difference des Tumeurs non Naturelles, lesquelles ne sont hors des limites de la Nature, comme il se void aux hommes engrossis, & qui ne laissent pas de faire bien leurs fonctions. Blessant ses actions: cela est dit à la difference des Tubercules & petites Tumeurs, lesquelles n'estant que symptomes ne blessent de soy l'action. Faicte de quelque matiere: à la difference des Tumeurs qui arriuent au commencement des luxations, & qui demeurent apres les inueterées & mal *Explication & differences.*

reduites, parce qu'elles sont faites des os luxés, non de quelque matiere ou humeur, combien qu'elle s'augmente par fluxion des humeurs. Faisant repletion & distention : pour faire connoistre qu'aux Tumeurs se treuuent les trois Genres de Maladies ; car en la repletion se trouue l'intemperie & mauuaise conformation: & en la distention se treuue la solution de continuité.

Definition de playe, & son explication. Playe est solution de continuité recente, sans aucune pourriture, faite en partie molle. Solution de continuité, tient lieu de genre. Recente sans aucune pourriture, à la difference des vlceres sordides & purulens. En partie molle, à la difference des solutions de continuité qui se font aux os. Ie m'estendrois dauantage (n'estoit la brieueté que je desire suiure en ce discours) à l'explication de cette definition, mais cela se verra quelque jour ; disant seulement en ce lieu *Differences des playes.* que les playes different selon leur grandeur, figure, situation, complication, & parties qu'elles occupent.

Definition d'vlcere, & son explication. Vlcere est solution de continuité faite par erosion és parties charnuës & molles, auec sordicie, sanie, purulence, ou pourriture, qui empéchent l'vnion & consolidation.

Solution de continuité, tient icy lieu de Genre, & le reste de difference. Par erosion, à la difference de celles qui sont produites des playes. Es parties charnuës, à la difference des solutions d'vnité qui arriuent au poil, ongles, epiderme, graisse, & autres parties exanguës. Molles, à la difference de la solution de continuité purulen-

te des os appellée carie. Auec ſordicie ; c'eſt quand l'excrement eſt tellement épais & gluant, qu'il ne coule point, mais eſt adherent & attaché aux parois de l'vlcere. Auec ſanie, quand il eſt fort tenu, ſubtil & blanchâtre, ou bien rubicond & rougeâtre, mais ſans aucune glutinoſité. Auec purulence ou pourriture, c'eſt lors qu'il y ſort du pus de pluſieurs cauitez quand on le preſſe. Qui empéchent l'vnion & conſolidation ; cecy eſt facile à entendre, car y ayant icy trois choſes qui empéchent cette vnion, jamais elle ne ſe fera ſi elles ne ſont ôtées. Ces diſpoſitions ſont la ſolution de continuité, la ſordicie, & la deperdition de ſubſtance : tellement que pour y paruenir, il faut ôter la ſordicie par deterſifs, la deperdition de ſubſtance par incarnatifs, & la des-vnion par epulotiques ou cicatriſans. Que ſi nous y adjoûtons les corroborans pour l'intemperie & debilité de la partie, nous ferons tres à propos.

Combien de diſpoſitions il y a en l'vlcere ſordide, & comme il les faut oster.

Fracture eſt ſolution de continuité faite en l'os, nommée en Grec κατάγμα. Or les fractures, & toutes les autres Maladies des Os, ſont differentes ſelon leur grandeur, ſituation, figure, nombre, partie, & la cauſe qui les produit: Ce que le Chirurgien conſultant counoîtra d'œil & ſcience ſeparée du commun.

Definition de fracture & ſa difference.

Diſlocation eſt vne cheute de l'os conjoint par diarthroſe, hors de ſa propre cauité & lieu naturel, en vn inaccoûtumé qui empeſche le mouuement volontaire. Elle eſt complete & incomplete ; Ce que le Chirurgien doit auſſi ſçauoir. Car ie ſuppoſe le conſultant tres-aſ-

Definition de diſlocation.

Deux ſortes de diſlocation.

çauanté en sa vocation n'étant ja question que de leur donner seulement vn ordre pour bien consulter, & non pour leur apprendre la Chirurgie, car ce n'est pas mon dessein pour ce coup. Loüange à Dieu, trine en vnité. Amen.

Des causes des Maladies.

CHAPITRE II.

Definition de cause. lib. diff. Mor. c. 1.

IL est necessaire auant passer outre, de sçauoir que c'est que Cause : Or icelle est definie par Galien, ce qui de sa nature donne quelque principe de Generation, & qui fait & engendre quelque affection au corps humain, par ainsi, cause de maladie est vne affection ou disposition contre Nature qui précede la maladie, empeschant l'action, & faisant la Maladie.

Cause de maladie.

4. Diff. de causes & leurs diuisions.

De cette Cause les Medecins Philosophes en assignent quatre differences ; Sçauoir, Materielle, formelle, Efficiente, & finalle.

Cause materielle & sa diuision.

La Materielle est diuisée en trois. La premiere, est dite Matiere enuiron laquelle quelque chose est faite, comme du bois est faite vne table ; Les maladies n'ont point de telle cause materielle.

La seconde, est la matiere sur laquelle, comme le fer est le sujet & la matiere sur la-

quelle le Serrurier trauaille : Et ainsi le corps humain est le sujet sur lequel le Chirurgien exerce ses operations.

La troisiéme, la Matiere en laquelle ; Et c'est celle-là qui est le vray & propre sujet de la chose ; Et de cette cause les Medecins en reconnoissent vne aux Maladies, sçauoir la partie viuante de laquelle elle blesse les Actions, & en laquelle elle est comme en son propre sujet ; Car les humeurs & les esprits ne peuuent point étre cause Materielle de Maladie, mais bien Cause Efficiente. Aussi est ce de cette Cause icy que les Medecins-Chirurgiens cherchent principalement les differences, d'autant qu'ils veulent icelle seule meriter le nom de Cause. Car la Formelle étant la propre essence de la chose ; apprehendée par vn Medecin, elle sera l'espece de la Maladie imprimée à la partie. Et la cause finale n'étant que celle à raison de laquelle quelque chose est faite ; & laquelle ayant attaint l'Artisan se repose ; ainsi la santé est la fin de la Medecine : a raison de quoy elles ne peuuent pas étre vrayement, ny auec tant de merite les causes de Maladie comme l'efficiente. *Formelle.* *Finale.*

Or les causes efficientes des maladies, sont internes & externes. Les internes sont antecedentes & conjointes : celles-là sont celles qui font, meuuent & entretiennent la maladie, comme la plethore, & la cacochimie : ou bien selon Paracelse, par le dereglement des trois principes Hypostatiques, Sel, Souphre, & Mercure, ainsi que i'en ay parlé bien amplement en mon *Causes efficientes des maladies, & leur explication.*

liure de Verolle, chap. 1. comme aussi en mon Bouquet Chymique, Fleur seconde, chapitre 2. traittant des principes.

Celles-cy, sont celles qui sont prochainement adherentes, & qui font immediatement la Maladie; auec laquelle elles ont vne telle affinité, que les vnes & les autres sont toûjours absentes ou presentes ensemble.

Gal. l. 1. de la Meth. & auli. des causes des maladies.

Les Externes, sont dites par Galien, manifestes, procatartiques ou primitiues, parce qu'elles arriuent exterieurement; tels sont l'air, le boire, le manger, le dormir, le labeur, cheutes, coups, & autres excés; lesquelles nous sont faciles & aisées à connoître: car elles nous sont le plus souuent découuertes par le malade ou par les assistans. Nôtre veuë nous en rend aussi par fois quelque témoignage; notamment touchant les medicamens Topiques appliqués Empiriquement, & les operations faites ignoramment.

Ordre que tiet l'Autheur en sa grande Chirurgie.

Comme & en quelle façon notre

I'ay parlé de toutes ces Causes de Maladies, en mon liure de l'Or Potable, chap. 6. mais par vne autre sorte de Theorie que celle-cy: la conuenance de laquelle, auec l'Hyppocratique, & Galenique, je feray voir, pourtant, en ma grande Chirurgie Chymique Medicale, Dieu-aydant; où je continuë le méme ordre d'expliquer la Medecine Hyppocratique, & Paracelsique, que j'ay dé-ja commencé de faire en mon Hidre Morbifique, exterminée par l'Hercule Chymique; & ce tant en leur partie speculatiue que pratique. Là je fay voir que tout ce qui afflige nôtre corps par Maladie est en nous où hors de nous. En nous & auec nous, sont les semences

Aſtrales Microcoſmiques des Maladies. Hors de nous ſont les ſemences Aſtrales Macrocoſmiques des maladies. *corps eſt aſfligé de maladie.*

En nous, je conſidere trois Aſtres de Santé, leſquels étans maintenus en vn temperament d'égalité, par l'eſprit vniuerſel, font que toute l'œconomie joüyt de l'effet où l'heureuſe deſtinée d'iceux eſt bornée. Si au contraire, les aſtres des Maladies ſe font faire place à ceux de la Santé, ils exercent pour lors l'empire abſol[u] de leur domination, ſur le ſujet de leur deſtinée.

Hors de nous, je conſidere auſſi trois Aſtres Macrocoſmiques de Santé; ſçauoir, les Influences Celeſtes, Elementaires, & Alimentaires. Icelles étant en droite diſpoſition auec celles des Aſtres Microcoſmiques, ne laiſſent jamais d'exercer leur effet de ſanté: mais s'ils viennent à manquer de cette Chaleur vitale Macrocoſmique, il eſt certain que le petit monde n'en receuta que deſordre, perte, & confuſion, par l'effet des ſemences des maladies, qu'ils lanceront ou introduiront en iceluy. Mais de cecy plus à plain aux liures cy-deſſus citez, où les deſireux de s'aſçauanter en la Medecine Chymique auront recours; car en ce lieu je ne deſire traitter que de la Doctrine receuë & admiſe dans les Eſcoles Ordinaires de Medecine & Chirurgie; quoy que veritablement l'vne & l'autre priſes du biais qu'il faut, ne ſont qu'vne méme.

Reuenans donc à nos premieres erres diſons, qu'outre ces cauſes efficientes antecedentes ſuſdites, nous y pouuons encore ajouter les mala-

Maladies de generation. dies de Generation causées par la mauuaise qualité & quantité des deux semences & du sang Menstruel, prouenantes de parens mal disposez; Car telle est la semence, dit Hyppocrate, telle sera la plante qui en naîtra: Et c'est d'où viennent les maladies hereditaires, & qui sont toûjours auec nous. A quoy l'on peut ajouter la consomption de l'humidité radicale; que fait ordinairement la chaleur naturelle en vieillissant. Pour laquelle deffaillance, rétablir il n'y a que la grande Medecine vniuerselle qui y puisse être salutaire.

Ie diray le semblable d'vne fieure continuë arriuée d'inanition; Car là les remedes ordinaires de cette fiéure ne seruent de rien pour sa guerison; Si fait bien l'vsage de la Medecine susdite. Aportons icy vn exemple à ce sujet, auant faire fin, & y enueloppons la cause externe & interne tout ensemble, car de l'externe les autres prenent quelquefois leur origine (ce que le Chirurgien consultant doit sçauoir d'œil & ſçience separée du commun) & bien que quelques-vns ayent auancé que la connoissance de la conjointe étoit plus necessaire à raison de la curation, neantmoins je dis que la connoissance de l'externe est tres-necessaire pour la variation des remedes: C'est pourquoy reuenans à nôtre exemple disons que si Pierre & Iean, de méme temperamment & aage, & en méme saison, sont attaqués chacun d'vne fiéure continuë l'vne desquelles ayt son principe de putrefaction, & pour cause conjointe l'humeur putride, pour l'antecedente la cachochymie, & pour externe

Guerison diuerse en mémes maladies, mémes temperaments & aage.

la chaleur immoderée estiuale ; Et l'autre ayt pour cause l'immoderé vsage des femmes. Que s'il est question de proceder à la Cure de ces deux maladies , il sera necessaire d'auoir égard aux causes externes pour la variation des remedes : Car si nous voulions guerir le dernier par la méme voye que nous guerirons le premier, sçauoir par purgation & phlebotomie, il ne faut nullement douter que nous luy couperions la gorge , à raison que tels remedes le debiliteroient iusques à la fin ; à raison que sa maladie procede d'inanition & debilité de forces ; au contraire il ce faudra seruir de la grande Medecine cy dessus alleguée, & du repos. Or de toutes ces causes pour euiter la prolixité & suiure la brieveté que nous nous sommes proposée, nous remettons d'en parler plainement en nôtre Physique Chirurgicale , qui verra bien tôt le iour , Dieu aydant. Etant a notter , auant faire fin à ce Chapitre que les Causes engendrantes les maladies sont tellement conjointes auec elles, qu'il est impossible pouuoir guerir la Maladie la Cause étant permanente : à raison dequoy le Chirurgien consultant les doit connoitre en perfection , sçauoir leurs especes & differences, tant pour la pronostication , preseruation que parfaite Cure. A nôtre debonaire Dieu soit rendu tout honneur & gloire. Amen.

Physique Chirurgicale.

Connoissance requise au Chirurgien consultant.

De la partie affectée.

CHAP. III.



LA partie affectée est conneuë par cinq choses, qu'on doit auoir tellement presentes qu'on ne les oublie jamais, notamment en consultant, sçauoir.

1. Par les Accidens particuliers.
2. Par la situation de la partie.
3. Par la sortie des excremens, substance, sang, pus, ou bouë.
4. Par la sorte de douleur.
5. Par l'Action blessée, lesée & manque.

1. Par les Accidens particuliers, comme s'il suruient vne conuulsion on dira que les nerfs, ligamens, ou tendons sont affectés. Et telle affection procedera ou d'inanition ou de repletion. Celle-cy est la trop grande quantité des humeurs, voire & par la mauuaise qualité d'icelles : la vapeur desquelles s'éleuant au Cerueau, le

le comprime, & se retirant tire auec soy tous les nerfs & Muscles du corps, ainsi qu'en l'Epilepsie ; voyez ce que j'en dis en mon Hidre *Hidre Mor.* Morbifique. En suite par trop boire & manger, *l. 4. ch. 2.* obmission d'exercisse, suppression des mois, *des Causes* ou des Hemorrhoïdes, &c. Celle-là, sont *d'Epilepsie.* grands vomissements, flux de ventre, effusion *Conuulsion* de sang ; laquelle maniere de Convulsion si el- *d'inanition* le aduient à cause d'vne grande playe est mor- *comme mor-* telle, à raison de la grande abondance des *telle.* esprits qui se feront euacuez. La conluusion *Arriuant* peut arriuer aussi d'vne fieure ardente, à rai- *de fieure in-* son que la grande chaleur étrange d'icelle des- *curable.* seiche, & consomme l'humidité substantifique des nerfs ; cette Convulsion est incurable, par ce que comme dit Hippocrate, il vaut mieux que la *Hippo. li. 2.* fieure suruienne à Convulsion, que Convulsion *Apho. 26.* en fieure. Voyez voir encore sur ce sujet mon liu. des mousquetades, où j'adjoute vne troisiéme *Au ch. 11.* espece de Convulsion, qui est celle qui se fait *pag. 231.* par consentement. Or Convulsion est vne re- *Qu'est-ce* traction & mouuement inuolontaire des nerfs, *que Cõuul-* & partant aussi des Muscles vers le Cerueau *sion, & de* leur origine. Elle est de trois sortes ; l'vne *combien de* quand tout le corps demeure droit, & ne peut *sortes il y en* tourner, flechir ny hausser, laquelle est ditte *a.* τέτανος. L'autre est quand tout le Corps, Teste, & Col, se retirent en la partie posterieure, & est dite ὀπισθότονος. La troisiéme est quand tout le Corps, Col, & Teste se retirent en la partie anterieure, laquelle est ditte ἐμπροσθότονος. Il y a encore des Conuulsions particulieres de quelque partie, comme l'œil, la langue, bras ou

jambes : & cela arriue lors que le nerf qui ſert en telle partie eſt offencé : Et quand cela vient par coup ou playe, on le remarque aſſez par l'autopſie.

La connoiſſance de la ſituation des parties neceſſaire à la gueriſon.

2. Par la ſituation de la partie, en laquelle il ſe faut conduire prudemment en cette façon. Si en vne méme partie contenante, il y en a plusieurs autres contenuës, il les faudra tres-bien diſtinguer de la partie leſée ; Exemple, ſi quelqu'vn a receu vn coup d'eſtoc à l'Hippocondre droit, lequel coup penetre juſques dans la capacité du ventre inferieur, il ne faut pas conclure incontinent que le foye eſt bleſſé tout ſeul ; car le Rein & le Collon le peuuent étre auſſi : Non plus ne faut-il pas dire que le rein & le Collon le ſoient ſeparement, car le foye le peut étre auſſi ; & parauanture la veine caue. Mais on pourra dire que cette bleſſure de l'Hippocondre droit peut auoir offencé plusieurs parties interieures, leſquelles on remarquera par les ſignes de leur leſion, ainſi que nous dirons cy-deſſous ; que ſi les ſignes des Reins, Collon, veine-Caue, ne paroiſſent & n'y à que ceux du Foye, on pourra conclure que le Foye ſeul eſt bleſſé. Aquoy aydera la douleur peſante qu'on ſent iuſques au Scutiforme, & grande quantité de Sang reſpandu dans le ventre, auquel lieu ſe pourriſſant cauſe de tres-dangereux Accidens, & le plus ſouuent la mort. Or pour parfaitement venir à céte connoiſſance, il faut eſtre parfait Anatomiſte ; car autrement on eſt comme l'Aueugle qui tranche le bois, ainſi que dit Guidon.

Obſeruatiõs notables.

3. Par les Excremens, ſubſtance, ſang, pus, ou boue, ſortans du corps par l'ouuerture de la playe, ou par les conduits naturels, Bouche, Nés, Oreilles, Fondement, Verge, & Vulua. Exemple, ſi l'on fait l'Vrine par le fondement, on dira que les gros inteſtins ſont bleſſés. Si l'on vomit la pure colere & du ſang on conclura l'Eſtomach eſtre bleſſé. Si l'on piſſe le ſang, le Rein eſt aſſeurement bleſſé, ou bien les vretaires, ou Veſie. Si l'on fait du ſang par le Fondement, neceſſairement les Boyaux, ventricule, ou œſophague ſont bleſſés; & voila pour la ſubſtance. Par la ſortie du pus ou ſanie, eſt auſſi ſignifiée l'affection de la partie, comme s'il ſort du pus par le fondement, on jugera les inteſtins étre vlcerez: par la Verge, les Reins ou la veſſie: par la Bouche, le Goſier, Poumons, & autres parties qui peuuent étre offencées par mémes raiſons que deſſus.

Cecy eſt neceſſaire d'étre noté.

4. La ſorte de douleur ſignifie auſſi la partie affectée, & ce par trois ſortes de douleur differentes & contraires: ſçauoir, douleur picquante, qui ſignifie la leſion des parties nerueuſes & ſendineuſes. Cette ſorte de douleur eſt ſuiuie d'inflammation, fluxion, fieure, Apoſteme, conuulſion, & quelque-fois Gangrene & mortification de la partie, dont s'enſuit la mort, ſi le malade n'eſt bien & promptement ſecouru.

Trois ſortes de douleur.

1. picquante.

La ſeconde, eſt la Douleur peſante, qui ſignifie leſion de quelques-vnes des entrailles; comme du Foye, Ratte, Reins, & Poumons,

2. peſante.

Que si cette douleur procede de la Ratte, le malade est grandement alteré, & sort vn sang noir, &c. Si des Poumons, sort du sang spumeux, auec toux & grande difficulté de respirer & si des Reins, le malade a difficulté d'vriner, &c.

3. pulsante. En troisiéme lieu, la douleur pulsatiue signifie lesion de quelques parties sensibles proche les Arteres : exemple, au flegmon qui se fait par la ferueur & abondance de sang contenu és vaisseaux, qui incite les Arteres à se debatre plus que de coûtume, & la compression & angustie desdits Arteres par la repletion des parties voisines : Voila quand aux sortes de douleurs : mais auant faire fin, disons, en faueur des apprentifs, que c'est que douleur.

Deffinition de douleur. Douleur est vn triste sentiment de l'attouchement causé par l'action soudaine & violente de l'objet sensible, accompagné d'intemperature & solution de continuité.

4. choses cōcourantes à la generation de douleur. En la generation de douleur quatre choses sont necessaires ; 1. l'Objet sensible qui doit agir auec violence aux parties, comme étant cause premiere. 2. Les deux causes prochaines. sçauoir, intemperature & solution de continuité. 3. La partie sensible, & en icelle le sentiment de l'attouchement. 4. La perception triste de l'Action de l'objet sensible qui est la Douleur. Etant à notter que la douleur ne cause pas attraction d'elle même, mais par accident, à raison de la foiblesse qu'elle introduit aux parties, & de l'intemperature chau-

de & solution de continuité qu'elle augmente.

5. La partie affectée se connoist par l'action blessée ou lesée ; comme si le bras est manque en quelqu'vn de ses mouuemens, il faut que necessairement quelques Muscles d'iceluy mouuement soient blessés. Or l'action, operation, ou mouuement qui n'est autre chose qu'vne œuure de nature necessaire au corps humain, qui procede de la faculté, soit ou naturelle ou volontaire, est blessée en trois manieres par la maladie : la premiere, quand elle est seulement diminuée, & non abolie. La seconde, quand elle est abolie, mais non de telle sorte qu'elle ne se puisse remettre. La troisiéme, quand elle est du tout perduë, & deprauée, sans esperance de se pouuoir jamais retablir; Loüange à Dieu. Amen.

Comment se connoist la partie lesée.

De la grandeur de la Maladie.

CHAP. IV.

LA Grandeur de la maladie se connoist en quatre sortes.

1. Par l'excellence & noblesse de la partie blessée.

2. Par la grandeur de la Maladie méme.
3. Par la grandeur des ſymptomes qui ſuruiennent.
4. Par la Malignité qui accompagne la Maladie.

1. Par l'excellence & nobleſſe de la partie bleſſée : Car il eſt certain que tant plus la partie eſt noble , & dediée à plus excellent vſage , la Maladie qui affligera cette partie, ſera grande. Exemple, ſi vn Muſcle eſtoit bleſſé, en ſon ventre par coup d'épée , la playe ne ſeroit
N. pas ſi grande que ſi elle étoit en ſa teſte , ou en ſes apponeuroſes , tendons & ligamens. D'ailleurs ſi les teſticules étoient bleſſés, cette playe pourroit étré ditte grande à raiſon de l'vſage de la partie : mais elle ſeroit ditte plus grande ſi elle étoit au Foye ; & plus grande qu'au foye ſi elle étoit au Cerueau ; & plus grande, encore, ſi elle étoit faite au cœur : & ainſi des autres parties à proortion.

2. Par la grandeur de la Maladie méme, comme vne grande playe , vlcere , Tumeur, fracture , ou diſlocation. Vne playe peut étre ditte grande ,à raiſon de ſa figure & des parties qu'elle occupe. Car vn coup d'eſtoc dans le feſſier , non profondement , ne ſera pas ſi grand que s'il le couppoit d'vn grand demy pied en tranchant & bien profond ; & cette-cy ne ſera pas ſi grande que celle qui auroit

ſon entrée au membraneux, & ſa ſortie au vaſte interne ; Car mal-ayſément l'épée peut elle auoir fait ce paſſage, ſans auoir atteint la Crurale, nottamment ſi l'épée eſt beaucoup large. D'ailleurs la playe peut étre dite grande ſi elle eſt faicte par vne Mouſquetade, ou Canonade, &c.

Il faut faire le mémes iugement des autres Maladies qui ſuiuent ; étant certain qu'vn vlcere qui contiendroit tous les Muſcles du mollet de la jambe, feroit plus grande qu'vn autre qui n'auroit d'étenduë que la largeur d'vn quart d'Ecu. D'ailleurs ſi celle-là étoit accompaignée de Sordicie, auec grande deperdition de ſubſtance & Calloſité ; & à celle-cy n'y eût qu'vne ſimple eroſion. En outre vn flegmon ſera dit plus grand qu'vne exiture & l'Hydropiſie que le phlegmon. La fracture auec Squilles d'os & dilaceration des parties adjacentes qu'autrement ; la diſlocation complette que l'incomplette : de plus ſi elle eſt faite à la geine, ou eſtrapade que par la ſimple ſtortion ou ſtention.

3. Par la grandeur des ſymptomes qui ſuruiennent ; comme conuulſion, hemorragie, douleur, Gangrene, & autres. A quoy il faut étre grandement oculé ; Car autre eſt la conuulſion cauſée par vne picqueure de nerf ; & autre celle qui procederoit d'vne playe penetrante en la propre ſubſtance du Cerueau : à quoy l'on peut ajouter les conuulſions Epileptiques, vniuerſelles & particulieres.

En outre l'Hemorragie eſt moindre proce-

dente des veines capillaires que des grands vaisseaux, y gardant la proportion, & des veines moindres que des Arteres; y gardant aussi la proportion. Méme obseruation peut on faire de la Douleur, & Gangrene: Car la douleur petite, n'est pas si considerable qu'vne grande (quoy que l'on ne doiue rien mépriser) & vne Gangrene moindre est bien plûtôt combatuë qu'vne plus grande.

4. La Maladie est jugée plus grande, à raison de la malignité qui l'accompagne, car toute maladie maligne est grande. Vne fiéure pestilencielle est jugée plus grande qu'vne fiéure simple. Vn vomissement causé par du poison qu'on auroit aualé, sera dit plus grand & pernicieux, qu'vn prouenant d'vn Emetique ordinaire. La playe faite par la dent d'vn animal enragé, sera plus sensible & plus grande que s'il n'étoit pas enragé; & ainsi de toute autre Maladie si petite soit elle, si elle est accompagnée de malignité elle est ditte grande: Au contraire toute maladie grande de la grandeur cy-dessus deduite, n'est pas maligne. Grace à Dieu Trine-vn. Amen.

De la Malignité de la Maladie.

CHAPITRE V.



LA Malignité de la Maladie se connoît par la Malignité des Simptomes qui l'accompagnent. Mais auant passer outre, disons que c'est que Symptome, car de la connoissance d'iceluy le Chirurgien tirera la connoissance de sa Malignité ou Benignité.

Symptome est vne affection contre Nature qui n'est ny cause ny maladie, mais suit la Maladie comme l'ombre suit le corps : suiuant céte deffinition, la Maladie qui dépend d'vne autre, tient lieu de Symptome, principalement si elle se fait encore. Ainsi la Fievre suruenant à la pleuresie est vn Symptome, ou plûtôt Maladie Symptomatique. Par la mesme definition nous reconnoissons que la maladie & le Symptome different en quatre choses. *Que c'est que Symptome.*

1. Que le Symptome suit la Maladie & est effect d'icelle. *Le Symptome differe*
2. Que le Symptome se fait en la Maladie qui est vne affection faite & permanente. *de la Maladie en 4.*
3. La Maladie blesse immediatement & de soy l'action, & non le Symptome : quoy qu'on puisse alleguer les veilles immoderées estre Sympto- *choses.*

mes, car ce ne sont pas elles, mais la Fievre qui en procede; toutefois de cecy plus à plein en ma Physique Chirurgicale.

Côme quoy le Symptome differe de la cause. 4. Elles different, par ce que la Maladie se fait seulement aux parties, & la cause aux choses contenuës & aux fonctions: la cause & le Symptome different aussi, en ce que le Symptome suit la maladie, & la cause la precede.

Gal. 11. de la Meth. c. 1. & au l. de la const. de l'air c. 17. Or de ces Symptomes il y en a de trois differences selon Galien, sçauoir l'Action blessée, la qualité changée, ou affection simple du corps, & l'Excrement vitié.

En quelles & combien de façons l'action est blessée. Toute action est blessée par deux moyens, car ou elle ne se fait point du tout, ou elle se fait mal. Celle qui se fait mal est encore double, sçauoir diminuée & deprauée: de sorte que nous pouuons à bon droit comprendre & constituer trois differences d'action blessée; sçauoir abolie, diminuée, & deprauée, ainsi que nous auons dit cy-deuant.

li. des Differ. des Symp. c. 5. De la qualité changée ou affection du corps à l'imitation de Gal. selon le nombre des sens exterieurs, nous en ferons cinq differences: les vnes seront visibles comme les couleurs qui arriuent contre Nature, ou en tout le Corps, comme la iaunastre aux icteriques; la noirastre aux Mores, Egyptiens, ou autres brulés du Hasle du Soleil, ou par quelque degorgement de melancholie noire. Ou bien en quelques parties, comme la couleur naturelle changée en rougeur par flegmon, ou en liuidité & noirceur par Gangrene.

Les autres odoratiues, comme l'odeur fa-

cheuſe qui procede par la reſpiration des narines, bouche, ou poulmons vlcerés; ou par tranſpiration fœtide de tout le corps generalement, ou particulierement des aiſſelles, pieds, &c.

Les autres ſont Guſtatiues; ainſi l'Amertume en la langue eſt vn Symptome de l'humeur billieux; & l'inſipide de la pituite.

Par l'ouye comme les ſons; tels ſont les grincemens des Dents, la fereur, les vents & le bruit des oreilles.

Les autres tangibles & palpables, comme ſont toutes les qualitez qui ſe preſentent au Tact.

Le troiſieſme Symptome eſt l'excrement vitié; par lequel faut entendre tout ce qui eſt retenu ou euacué de nôtre corps outre Nature. De cét Excrement vicié nous en reconnoiſſons auec Galien, trois differences, la 1. quand il peche en toute ſa ſubſtance. la 2. en quantité, la 3. en qualité

L'excrement peche en ſa ſubſtance doublement; ou quand ce qui ſort eſt contre Nature, comme le pus, le calcul, les vers, & ſemblables: ou bien quand ce qui ſort n'eſt contre Nature comme quand le ſang loüable, lequel ne doit eſtre euacué, ſort de la bouche, du nés, des oreilles, & autres parties. *L'excremẽt peche en 2. façons, en ſa ſubſtance.*

L'Excrement peche en quantité en trois façons; ou quand la quantité eſt plus grande qu'elle ne deuroit, comme en la Diarrhée; ou moins immoderée, comme au Diabette, & ſemblables. Ou bien quand la quantité eſt diminuée plus qu'elle en deuroit; ainſi qu'en la Strãgurie & Diſſurie, qui *En trois façons en ſa quantité.*

est quand l'vrine fluë goute à goute. Ou bien quand l'Excrement est tout à fait supprimé, comme l'ischurie, qui est vne totale suppression d'vrine.

En sa qualité, comment. L'Excrement peche en qualité, lors qu'il est trop acre, trop cras, ou tenu ; trop liquide ou trop solide : où bien quand il y a quelque autre couleur contre Nature.

Disons donc pour venir à nostre dessein, que de la connoissance des Symptomes depend la connoissance des Maladies ; car selon Galien il n'y peut auoir aucun Symptome qu'il n'y ait eu precedente Maladie, de laquelle il est produit. Sa raison est, que toute action blessée depend immediatement de la maladie, & la qualité changée, & l'excrement vicié dependent de l'action blessée comme de leur cause ; donc la maladie sera cause mediate ou immediate de tous les Symptomes, immediate de l'action blessée qui sort immediatement de la Maladie. Mediate de la qualité changée, & de l'Excrement vicié, par ce que l'vn & l'autre dependent de l'action blessée.

Gal. li. des dif. des sympt. ch. 4. 5. & 6.

Maladie cause mediate ou immediate des symptomes.

Or si les Symptomes suiuẽt tousiours la maladie, cõme leur cause, & que la maladie soit maligne, necessairement les Symptomes le seront aussi : C'est pourquoy nous voyons aux fievres pestilentielles, la frenesie y suruenant étre tellement violente qu'on se couppe le plus souuent la gorge, ou l'on se precipite du haut d'vne fenétre en bas. D'ailleurs si à la Dyssenterie, le sang sort en abondance, auec les Membranes & substance des boyaux signe de mort, notam-

ment si les excrements sont noirs, & qu'ils boüillent étans jettez à Terre: Le semblable est si la fievre vient du commencement. Bref, à toutes les Maladies où il y a quelque vitieuse & Maligne qualité, ou qui est fomentée de quelque viscere intemperé & discrassié, les symptomes precedants d'icelles, participeront aussi de leur malignité : j'apporterois icy plusieurs autres exemples, mais ce seroit aller au delà de la brieueté que j'ay deliberé donner à ce liure: C'est pourquoy nous viendrons à la benignité des Maladies. Benit soit l'Autheur de la Santé & le donneur de la vraye Medecine, Eternellement. Amen.

De la benignité de la Maladie.

CHAPITRE VI.



IL est indubitable que les Maladies qui ne sont accompagnées d'aucuns symptomes malings, sont dites benignes : Car comme nous auons dit cy-deuant, telle est la Maladie, tel en sera le symptome; si Maligne, malin, si benigne, benin. Or pour mieux deduire cecy par ordre, il faut sçauoir que c'est que Maladie.

Gal. l. 2. de la Meth. c. 3. & 11. des differ. des sympt. ch. 1.

L'explication de la definition.

Maladie, selon Galien, est vne disposition, ou constitution contre Nature, blessant premierement les Actions.

Disposition ou constitution contre Nature, tient icy lieu de Genre, & le reste de difference. Blessant les Actions; pour môntrer la propre essence de la Maladie étre en la lesion des Actions, ainsi que la propre essence de Santé consiste en l'integrité d'icelles.

On y adjoûte aussi premierement; comme qui diroit prochainement, immediatement, & de soy, pour faire voir la difference qu'il y a entre la Maladie, la cause d'icelle, & le symptome; dautant que quelques causes & quelques symptomes peuuent blesser mediatement les Actions, mais non premierement & de soy.

Differences des Maladies.

Quand aux differences des Maladies, elles sont essentielles ou accidentelles. Celles-là sont au sujet où se font les Maladies & tel sujet sont les parties, lesquelles sont ou similaires ou organiques : La perfection des similaires consiste en leur bonne Integrité, consistence, & temperature : & la Santé des organiques consiste en deuë conformation : tellement qu'intemperie, solution de continuité, & mauuaise conformation, sont Maladies capables de blesser également ces parties.

Celles-cy, selon Hippocrate & Galien, sont prises de plusieurs choses, que nous tâcherons de déduire le plus nettement & brieuement que faire se poura.

Il les faut donc considerer & à raison des

causes, & à raison des parties attaquées d'vne Maladie ou de plusieurs. Nous appellons cette Maladie vne, laquelle attaque seulement vne partie, & neantmoins a diuers effets, comme l'intemperie & l'obstruction du Foye. D'ailleurs en cét ordre de Maladie, on ne reconnoît qu'vn Genre, qui est Similaire ou organique, & telle Maladie est seule ou compliquée. Seule, qui n'a point de cause efficiente presente, ou aucun symptome qui empéche l'indication curatiue; comme sont les intemperies simples : & cette Maladie est mise au rang des benignes. Compliquée, qui est entretenuë de sa cause conjointe; comme d'obstruction, ou humeur crasse & visqueuse; ou de quelque facheux symptome, comme douleurs, coliques nefretiques, & semblables : A quoy nous pouuons joindre la composition, comme quand plusieurs Maladies sont ensemble ou en vne méme partie.

En quelle façõ disons nous la Maladie être Vne.

En quelle façon disons nous les Maladies être plusieurs.

Nous appellons plusieurs Maladies celles lesquelles offencent plusieurs & diuerses parties comme l'inflammation au Foye, & l'obstruction à la Ratte, ou aux Reins. Elles sont de quatre sortes; Car ou elles sont compliquées, consequantes, conjointes, ou separées.

Compliquées.

Compliquée, est celle en laquelle les parties affectées ont vn méme vsage & action; comme la pleuresie & l'astme, car à tous deux arriuent mémes symptomes, sçauoir la toux, & la difficulté de respirer : Car par ces maladies méme action est blessée, sçauoir la respiration.

Consequentes.

Consequentes, sont celles lesquelles par changement s'entretienent en telle façon qu'el-

les ne sont point ensemble en mémes temps, mais la premiere se change en vn autre qu'on appelle consequente ; comme la pleuresie se change en pereupnomonie, la douleur Colique en paralysie, ou goutte.

Conjointes. Les conjointes, sont celles desquelles l'vne demeurant est cause d'vne autre : ce qui arriue, ou par la nature méme des maladies desquelles les vnes engendrent les autres : ainsi aux inflammations internes, la fiévre est toûjours conjointe; ou par la condition des parties, ou par l'habitude du corps. Les parties communiquēt leur affection par trois moyens : le 1. Par sympathie & consentement ; comme l'Vterus auec les Mammelles; le Cerueau auec l'orifice superieur de l'Estomach. Le 2. A raison de la situation basse : ainsi les parties superieures renuoyent leurs Excrements aux parties inferieures ; par laquelle voye des Cathares ce sont la paralysie & la Goutte. La 3. C'est la force & noblesse des parties : ainsi les fortes & nobles expulsent aux innobles, & les visceres aux glandules. Et en l'habitude du corps, telles maladies sont appellées conjointes, parce que si l'on n'ôte la premiere, on ne pourra ôter l'autre.

Separées. Les Maladies separées sont celles qui sont en parties distinctes & separées, desquelles les actions & fonctions ne sont communes, & desquelles l'vne ne peut communiquer son affection à l'autre : Exemple, l'Ophtalmie, & l'vlcere au pied.

Nous pourrions icy poursuiure les differences

rences accidentelles des Maladies ; ſçauoir celles qui ſe diuiſent en legitimes, & illegitimes ; en protepatiques & ſecondaires ; comme auſſi des cauſes efficientes, à raiſon deſquelles les vnes ſont dittes Sanguines, les autres Bilieuſes, Pituiteuſes, & Melancholiques : l'âge, & le ſexe ; les Endemiques & ainſi des autres ; mais ie reſerue cela à vn autre traicté ; joint qu'en celuy-cy on en treuuera quelque choſe d'eſpars en plusieurs lieux, ainſi que l'occaſion ſe preſentera.

Eſtant à notter, auant faire fin, que toutes les Maladies benignes ſont les ſimples qui ſe treuuent en vn corps bien temperé ; leſquelles occupant les parties moins Nobles n'ont aucune complication, mauuaiſe qualité, ou Symptome qui empeſche l'indication curatiue, ainſi que nous auons dit cy-deſſus. Grace à Dieu, Pere, Fils, & S. Eſprit, Amen. *Maladies benignes, quelles*

Du temps des Maladies.

CHAP. VII.

PAr ce mot Temps des Maladies, nous entendons deux choſes ; la premiere ; le circuit & toute l'eſpace du temps où duration de la Maladie, depuis l'heure du commencement d'icelle iuſques à l'heure de ſa fin & entier manquement : Cete duration s'appelle generallement

Temps des Maladies comme se doiuent entendre. periode. En second lieu, nous prenons ce mot de temps des Maladies, pour vne disposition laquelle suit la diuersité de leur progrés & changement, & c'est comme l'âge des Maladies. Si bien que suiuant la diuersité des mutations, telle disposition se change de mesme que les temps. Or la mutation des Maladies est double, generale ou particuliere; par ainsi telle disposition sera vniuersele & particuliere; & les temps generaux & particuliers. *Temps Generaux & particuliers des Maladies.* Les temps generaux des Maladies, sont ceux qui les mesurent depuis le commencement iusques à la fin par des diuerses & notables mutations Les temps particuliers sont mutations qui arriuent à chacun des temps vniuersels, desquels elles sont parties; comme paroxismes, periodes, exacerbations, crises, & semblables.

Paroxisme pris en 2. façons. Le Paroxisme, selon son Etymologie, signifie exacerbation, irritation, acetion: il est pris ou estroitement ou largement: largement en deux façons. Le 1. pour irritation telle quelle soit, ainsi bien souuent tout le temps d'vne Maladie est appellé Paroxisme; ainsi nous disons que les Fievres Sanguines pour leur temps n'ont qu'vn paroxisme. 2. Pour la mutation ou irritation, laquelle arriue en quelque temps vniuersel; & comprend le commencement, l'Augment, Estat; & Declin, lesquels sont suiuis d'interualle manifeste.

Paroxisme pris estroitement, est aussi consideré en 2. façons. La 1. il signifie, pour exemple, l'irritation qui arriue aux tumeurs chacun iour suiuant la Nature de l'humeur, ou bien en diuers iours, soit qu'il arriue en mesme temps ou non: en cela le Paroxisme est different du Periode. 2. Il

signifie la plus mauuaise partie des tumeurs, sçauoir leur commencement, augment & estat; car le declin est compris sous la remission.

Le periode generalement pris signifie le cours des maladies, contenant l'intension & force; la remission ou diminution des accidens d'icelle. Proprement & estroitement il signifie le retour des accidens fait auec ordre & sans confusion: Exemple, aux tumeurs bilieuses, periodiquement arriuent la violence des accidens tous les jours depuis les neuf heures du matin jusques aux trois du soir, par ce que c'est la periode du mouuement iournalier de la bile. Estant à notter que lors que les accidens ne gardent pas leur periode, pour lors les maladies ne sont plus dittes periodiques, mais erratiques. Quand aux Crises, nous en parlerons cy-dessous, en la 2. partie de cét œuure. *Periode en 2. façons.* *Maladies periodiques.*

Or les temps vniuersels des Maladies sont quatre; Commencement, Augment, Estat, & Declinaison: Estant à notter que selon ces quatre temps, il faut considerer les Symptomes, car au commencement ils sont plus petits qu'en l'accroissement; mais en l'Estat, ils sont en leur force & vigueur, declinans à mesure que la maladie vient à sa fin. *Teps vniuersels.*

Nous auons dit cy-dessus que les Temps particuliers sont mutations qui arriuent à chacuns des temps vniuersels; & voicy comme il faut entendre céte theorie.

Supposons vne Tumeur qui se fait par fluction, nous trouuerons en son commencement vniuersel trois parties, sçauoir commencement, milieu, & fin. Son commencement quand la fluxion se *Exemple pour les teps particuliers.*

fait ; la fin lors que la Tumeur est manifestement commencée, sans qu'elle soit beaucoup augmentée : le milieu, est entre le commencement & la fin. Ainsi l'augment, l'estat & declin se peuuent diuiser en trois parties. Estant à notter (pour donner mieux à entendre ce que dessus) que les temps vniuersels des Tumeurs, pris de l'alteration substantielle de leur cause, sçauoir coction ou suppuration & crudité, sont tels. Le commencement est lors que la Matiere fluë, & est totalement indigeste. L'Augment est lors que la Matiere se commence à digerer & est quelque peu digerée, c'est à dire preparée pour estre euacuée selon la Nature de la Tumeur. L'Estat, est lors que la Matiere est digerée. La declinaison quant elle s'euacuë. Et c'est en chacun de ces quatre Temps que je dis que se rencontrent les trois parties cy-dessus; Commencement, Fin, & Milieu. Et cecy soit dit pour les apprentifs & commençents : lesquels doiuent rendre graces à la sainte Trinité, auec moy, Amen.

Explication de l'exemple.

Du mouuement long ou bref des Maladies.

CHAP. VIII.



Es Maladies sont dites auoir leurs mouuemens longs ou brefs en 4. façons.

1. Quand elles arriuent, ou sont deja en vn corps mal habitué & cacochyme ; & au contraire.

2. Quand l'humeur ou la Matiere qui les cause est froide, visqueuse, creuë, & indigeste ; ou bien accompagnée de malignité, comme sont les tumeurs œdemateuses, Schirreue, & Escroüelleuses: à quoy l'on peut joindre les Cancers & les vlceres dissepulotiques ; & au contraire : car les maladies causées de pure bile ou de Sang, sont bien plûtôt accelerées. Ainsi la fievre ephemere est bien plûtôt guerie que la quarte : & le Phlegmon Sanguin que l'œdemateux, A quoy nous pouuons adjouster les temps & les saisons ; comme aussi les perturbations de l'Esprit, Repos, Quietude, Repletion, ou Inanition, &c.

3. A cause des parties affectées ; car il est vray que les playes & vlceres du Poulmon sont plus longues qu'en autre partie plus charnuë : auec fracture que sans fracture: mouuantes que non mou-

uantes : & ainsi hors des parties nobles, loin des grands vaisseaux, joinctures, ligamens, & autres.

4. Lors que le malade ne veut ou ne peut tolerer les remedes; car pour lors les maladies sont bien plus longues, que quand il fait & permet tout ce qui est necessaire pour la guerison d'icelles.

En adjouteray-je vne cinquiéme ? Ouy il me sera permis des vrays Amants de la veritable medecine. Disons que c'est l'ignorance & l'imposture de plusieurs, qui impunement s'entremetent de faire la medecine; & de traicter toutes sortes de maladies. Tant de Tailleurs, faiseurs de pourpoints de cuir, Sauetiers, Conroyeurs, Cordonniers, Palefreniers, Asniers, marauts; bref tout ce qu'il y a de plus infame, & de vil dans ceste grande & populeuse Cité de Paris, manquants à leur exercice ordinaire, se jettent dans la medecine : le Pont-neuf en regorge; les places publiques en sont toutes couuertes; quelle misere & compassion! Quoy! croire tout de bon que celuy qui aura bien reüssi aux farces & bouffonneries, soit capable de guerir toutes sortes de maladies; c'est estre à bon escient insensé, car les Vniuersités d'où sortent par desseins entiers ces venerables Docteurs, n'estant autres que les mestiers sus-nommez, qu'elle medecine pensés vous (*Chers Lecteurs*) que soit celle qu'ils promettent au peuple? mais je vous prie qu'elle science trouuera-t'on en ceste sorte de gens là qui ne furent iamais susceptibles que d'vne crasse & pernicieuse ignorance? Mais quelle experience sera celle là qui sortira de ces esprits ridicules? qu'elle

Excitation contre les Imposteurs & Charlatans.

SVITE.

cōformité de Doctrine de la vraye Medecine, auec l'Asinesque stolidité de ces ignorans? & toutesfois tels qu'ils sont, qui le croira? ils sont les bien venus! O vulgaire hebeté, vous lairés vous toûjours, par la nuée de leurs artifices trompeurs, offusquer l'œil de vostre jugement? & par leur effronté babil vous persuader à suiure les apparences & non pas chercher le reél, à embrasser l'ombre & quitter le corps. Iusques à quand serez vous le ioüet & la proye de ses Corbeaux funestes & mortiferez?

Or en l'auersion que i'ay à ces infames frelateurs de la Medecine, je ne sçay si ie dois declamer contre certains liures, que certains esprits faineāts ont fait imprimer sur la Medecine ordinaire & Chymique, ou cōtre leurs Autheurs. Mais contre qui m'en prendray-je? puis que plusieurs d'iceux sont faux, supposez, & sans nom, & tellement indignes d'estre ouuerts pour les lire, que ie tiens profanes, les yeux qui ont daigné les regarder. Car en ce Siecle deprauė où toutes choses sont permises impunement, on voit des esprits tellement blessés, qu'ils se persuadent deuoir reüssir éctriuant de la Medecine, ainsi qu'ils ont fait escriuant des Romans & des bouffonneries Comiques. Impies qui veulent faire passer la Medecine par le mesme lieu où passent les Macquereaux, les Filoux & les Garces. Ridicule qui traictent ceste fille du Ciel, ceste Deesse de la Santé des hommes, cét acte de la misericorde de Dieu, ainsi que les plus debordées Poissonieres, & vendeuses de moruë, traicteroient vne fille d'honneur qui auroit mes-offert de leur marchandise. SVITE.

Qui ne diroit d'abord, que ce liure que nous auons veu paroistre il y a quelques années, acoustré de diuerses pieces, sous le titre de sommaire de Medecine Chymique, seroit l'œdipe des profondes sentences de céte Philosophie, le Moly donne vie, & la panacée de nos langueurs?

Et cependant (Chers Lecteurs) y a-t'il rien de plus crotesque que sa rapsodie? son Tiltre nous promet l'esclaircissement de beaucoup de choses que les Autheurs ont tenuës iusques à present dans l'obscurité; & dans le corps du liure on ne rencontre autre chose que les caprices du fioravanti, & quelques rapsodies faites dans le miroir de la santé & beauté corporelle; dans la Maison Rustique; Theatre de l'Agriculture; & dans Mathiole. En outre pour le peu qu'il parle de la Chymie, en ce qu'il y a de bon, il la tout pris de mon Bouquet Chymique; & Hydre morbifique: ce que le Lecteur pourra apperceuoir clairement en les conferant ensemble: ce que ie monstrerois icy si c'estoit le lieu d'en faire l'Analyse. Que si celuy qui a produit ce mauuais fruict estoit Medecin, Chymique, Chirurgien, ou Appoticaire; tant y a qu'il eust la connoissance de ce qu'il traicte, il seroit tolerable: mais vn faiseur de Romans entreprendre d'escrire de la Medecine, cela est punissable. Qui ne croira d'icy à cinquante ans, voire dés à present aux pays éloignez, & parmy ceux qui ne connoissent pas l'exposant de ce Bastard, qu'il soit quelque grand personnage en la Chymie; car il dit fort souuent: nostre science de Medecine, nostre Physique; iusques là qu'il oze bien mespriser les Medecins, les appellant Mede-

cius du commun. Mais nenny, ce ne feront que les ignorans qui luy donneront cét eloge : car les ſçauans n'auront garde d'en faire vn tel iugement.

Quant à moy : mon opinion eſt, quoy que i'ignore ſon nom (auſſi à deſſein l'a-t'il voulu taire afin de ne paſſer en prouerbe parmy les Chymiques) qu'il euſt mieux fait d'eſcrire l'hiſtoire de la Princeſſe de l'Iſle des Refugues, que non pas celle de la Reine de la Medecine qui eſt la Chymie: car par aduanture les fueilles de ſon liure euſſent ſerui à empaqueter la poudre de ſenteur, dont iadis les anciens Margajats poudroient le crain de Bucephale. Ce que n'ayant fait ſon magnifique ſommaire eſt en danger de ſeruir aux Charcutiers, & Vendeuſes d'eſpinars en Careſme ; ſi plûtôt les Tripieres des coins des ruës de Paris n'y ont enchery. Iuſte chaſtiment aux Libraires qui pleins de deſir d'vn ſordide gain mettent au iour toutes ſortes de ſotiſes.

Que s'il n'y auoit que celuy dequoy ie parle on le pourroit ſupporter, mais helas ! il ſont en ſi grand nombre que ie perds l'eſperance de les examiner tous, ainſi que i'en auois fait le deſſein, car il faudroit eſtre Hercule pour vuider cét eſtable d'Augée. Ie me contenteray donc en ce lieu de faire voir au Lecteur que ie ne tiens point du Charlatan, puis que i'en combats la ſecte : & que ie n'ay pas deſſein de faire de meſchans liures puis que i'en blaſme & examine les Autheurs. Pour faire fin, ie diray que ie ne puis aſſez admirer la ſtupidité des hommes de ce Siecle ; leſquels par ie ne ſçay quelle fatalité à leur ruine, ſe laiſ-

sent piper leur santé aussi bien que leur bource. Ie supplie l'Autheur de toutes choses illuminer leur entendement. Auquel Pere, Fils, & S. Esprit soit rendu tout honneur & gloire. Amen.

Fin de la premiere Partie.





DV PRONOSTIC

PARTIE II.



E Pronoſtic eſt vne partie de la Medecine, par laquelle nous prediſons les euenemens futurs de la Maladie par les choſes preſentes ; & qui nous fait connoiſtre ſi elle eſt curable ou incurable ; ſi elle eſt mortelle neceſſairement, ou le plus ſouuent. Mais dautant que cecy eſt vn peu general, nous diuiſerons les euenemens futurs de la Maladie en huict Chapitres, ſçauoir. *Definition du Pronoſtic.*

1. De la Mort.
2. De la Vie.
3. De la violence de la Maladie.
4. Des Criſes.
5. Des Symptomes.
6. De la longueur de la Maladie.
7. De la briefueté d'icelle.

8. De l'ablation ou mutilation de la partie de quelque membre.

N Au jugement de tous les poincts susdits, il faut que le Chirurgien consultant, soit grandement prudent, sage & aduisé; obseruant diligemment tout ce qui se passe; car la bonne obseruation surmonte le plus souuent la Doctrine; & le bien iudicieusement, & asseurement pronostiquer fait admirer le Chirurgien: venons donc au premier poinct & disons de la mort.

De la Mort.

CHAPITRE PREMIER.

LA prediction de la Mort se fait par la comparaison des forces de Nature auec celle de la Maladie; car si la Maladie surmonte la Nature, le Malade mourra. C'est pourquoy nous pouuons definir la Mort estre vne resolution totale de la chaleur Naturelle causée par l'aneantissement de l'humide radical. Cét humeur Radical estant vne substãce aërée & huileuse contenu és parties simples & similaires, est le fondement & substance des esprits fixes, & de la chaleur Naturelle: raison pourquoy aucun homme ne peut viure vn seul moment (ainsi que i'ay dit en mon traicté de l'or potable) sans le con-

cours de cét humeur ; par ce que c'est la Matiere sujette tant à ces esprits qu'à la chaleur Naturelle : à faute desquels nul Animal ne peut viure. Car si les instrumens de la vie sont les esprits & la chaleur naturelle, desquels l'ame raisonnable se sert pour faire ses operations, comment voulez vous que ces instrumens agissent si leur plus certain ressort qui est l'humide radical, est dissipé ? Il est donc vray que si cette substance radicale & substantifique perit, la chaleur Naturelle s'esteint, en consequence dequoy la Mort s'en ensuit, prouenante de la resolution de la chaleur Naturelle. Estant à notter que chasque partie similaire a son esprit & son humeur separement, dautant qu'elle a sa propre complexion ; & ainsi celuy de l'os, n'est pas celuy du Nerf, ny cestui-cy celuy des veines, &c.

Or l'obseruation de la resolution, consumption, ou grande euacuation de cette chaleur, humeur, & esprits, est tellement necessaire au Chirurgien pour iuger de la mort ou de la vie, que sans icelle i'oseray dire qu'il ne pourroit bonnement dire rien d'asseuré dans ses predictions.

Quand aux moyens par lesquels ceste Mort arriue au corps humain, nous en auons parlé solidement au traicté de l'Or-potable, où ie fay voir qu'il y a deux Morts temporelles, l'vne Naturelle, qui est le gage du peché, à laquelle est sujete toute la lignée d'Adam : l'autre violente, par la rage & par l'iniustice des hommes. Mais pour euiter la redite, le curieux Lecteur y aura recours ; lieu auquel ie traicte cette matie- *Chap. 7.*

re plus au long & auec autant de perfection qu'ō sçauroit desirer. Mais auant faire fin, disons quelque chose de ses signes, tant en general qu'en particulier.

Apho. 14. li. 1. Les Signes, donc, d'vn Moribond en general, sont quand le Malade s'écoule vers les pieds; quand il attire à soy; perdement de veuë & Apho. 49. li. 4. d'oüye; defaut de parole, ou comme reuante, l'aspect terrible; les veines des yeux & les paupieres liuides; le nés aigu; les yeux enfoncez, les temples abbatuës, les oreilles froides & renuersées, la peau du front dure & tenduë, & la couleur luide. Deffaillance de cœur, poux languide, foible & petit (car cela tesmoigne que la faculté vitale est affoiblie & ruinée) l'inegalité continuelle d'iceluy auec quelque intermission, & puis sautellement. La respiration rare, petite & menüette, denotte veritablement que le Malade tire à la fin. Le semblable si elle est froide, ti- Apho. 23. lib. 2. rée par la bouche & le nés, la teste, les mains, & les pieds froids; le ventre & les costés chauds, auec l'hippocondre tendu, inegal & douloureux. Ceux qui apres vn frisson sont attaints d'vne pe- Apho. 26. li. 1. tite moiteur froide, car ils meurent aussi tost. Et generallement toutes les sueurs froides qui sor- Apho. 1. des Coaques tent seulement au tour de la teste, du visage, & de la poictrine, ou vers les clauicules, sont signes de Mort, notamment en fievre aiguë: comme aussi si les ejections sortent inuolontairemēt. Finalement en quelque maladie que ce soit, si le Apho. 1. lib. 2. dormir trauaille le malade, c'est vn signe mortel: venons maintenant aux signes particuliers.

Les signes particuliers de Mort peuuent estre

colligés de ce qui s'enſuit : ſi le flux de ventre ſuruient en la pleureſie, & en la peripneumonie, c'eſt ſigne de Mort. Ainſi en la Squinance, la douleur de teſte fort violente, & l'excretion inuolontaire des Matiéres fœcales montrent que l'Angine étant deſeſperée, la Mort s'en enſuit le plus ſouuent ; & la raiſon en eſt, que par l'expreſſion des ſeroſités dans les veines jugulaires & Arteres carotides qui aboutiſſent au Cerueau, cette Douleur ſe fait. Et l'excretion inuolontaire des matieres ſuſdites par l'obſtruction du larinx, laquelle empéchant l'iſſuë des vapeurs fuligineuſes fait qu'étant retenuës dans la capacité de la poitrine preſſent le Diaphragme & les muſcles de l'Epigaſtre. Dauantage, le hoquet ſuruenant en l'inflammation du Foye eſt mortel. La conuulſion des Muſcles temporaux, qui ſe reconnoît par vn grincement de dents, n'eſt pas exempte de mort. Ainſi ſi quelqu'vn étant tombé de haut, ou frappé de coup orbe ſur la teſte ; ou bien auec quelque marteau pointu, s'il ſeigne par le Nés, bouche, & Oreilles ; il arriue ſouuent que tel malade meurt ; nottamment s'il vomit, s'il perd en méme temps la parolle, auec delire ; deffaillance de cœur, ſueur froide, & retention d'vrine. Les vrines noires de Generation ſont inceſſamment Mortelles, dautant qu'elles ſignifient ou extinction de chaleur naturelle ; ou bien vn grand embrazement interieur. Les blanches auec fiévre ſont mortelles, par-ce qu'elles ſignifient vne extreme debilité de la chaleur naturelle. La petite quantité auec fiévre aiguë

Aphor. 16. liu. 6.

denote vn renuoy de la méme serosiré aux parties superieures, & partant signe de mort, si ce n'étoit sur le point de quelque crise par les sueurs. Si quelqu'vn étoit blessé au cœur, cela se manifeste par vn tremblement vniuersel de tout le corps, le poux languide & fort petit, la couleur pâle, sueur froide auecques syncope, & les extremités fort froides; tous signes euidens que la mort n'est gueres loin. Que s'il y á pesanteur au lieu où la playe est perturbation, grande difficulté d'halener, toux, & douleurs aiguës, retraction des flancs contre-mont; ce sont signes que le Diaphragme est blessé, & que la Mort est bien prés.

Ie pourrois apporter icy plusieurs autres exemples touchant le sujet de ce Chapitre: mais dautant que ie passerois (outre le volume que ie desire dōner à ce liure) la briefueté d'vne methode generale de Consulter, le Lecteur est enuoyé aux traictés particuliers des Maladies qui peuuēt arriuer à toutes les parties qui composent le corps humain: mais sur tout aux prudentes obseruations des experiences des hommes sçauants. C'est pourquoy nous clorrons ce Chap. apres auoir dit que la Mort n'estant qu'vne separation du lieu de l'Ame immortelle d'auec le corps Mortel, ne doit estre apprehendée des enfans de Dieu, qui ont cheminé çà bas tous les iours de leur vie deuant la face du Seigneur; parce qu'en ce pelerinage terrien ils sont comme n'estant point; C'est pourquoy la sortie de cette Maison de Mort temporelle, Accidentelle, est vne entrée au Palais de la vie Eternelle. Auquel nous conduise

duise le Pere, le Fils, & le saint Esprit. Amen.

De la Vie.

CHAP. II.


OVT, ainsi qu'en la comparaison des forces de la nature auec celles de la Maladie, si celles-cy surmontent celles-là, le Malade mourra. De mémes en la prediction de la vie, si les forces de la nature comparées auec celles de la Maladie sont plus fortes, le Malade viura.

Or par ce mot de nature, nous entendons en ce lieu vne certaine vertu & premiere cause par soy de la composition & conseruation du corps humain, située en l'humidité primitiue, laquelle étant mere & nourrice de la chaleur naturelle, entretient le corps en son integrité, le conserue & gouuerner, s'efforçant entant qu'elle peut, de le faire viure longuement, par vn assidu arrousement qu'elle fait de la substance souphreuse, chaude, spirituelle, ætherée & celeste, sur les trois facultés & puissances prouenantes d'elle, qui regissent nôtre corps; sçauoir; la vitale, animale & naturelle, lesquelles sont con-

nenës par leurs actions & operations.

Nous pourrions icy dire que la nature est vn ordre infaillible que Dieu établit au monde dés le naître d'iceluy, afin par son moyen d'ennoblir son dessein en infinies diuersités de productions, augmentations, & alterations des choses desquelles il est la premiere cause: Mais d'autant que nous en auons parlé en nôtre Boucquet Chymique, & par tout en nôtre traicté de l'Or-potable, sous le terme de l'esprit vniuersel ou ame du monde, ainsi que l'appelle Hermes Trismegiste en son Pimandre, le lecteur y est enuoyé. C'est pourquoy nous nous contenterons en ce lieu de deduire briefuement (selon les sentimens de l'Ecole) les trois facultes cy dessus alleguées : ce qui ne sera pas des-agreable aux apprentifs de c'est Art, ny aux commenceants pour la consulte : commençons donc par la faculté vitale.

Cette princesse de la vie, la faculté vitale, est celle qui incite & émeut, entretient, parfait & conserue toutes les autres facultez: elle est enuoyée du cœur par les Arteres à toutes les parties du corps, pour fortifier & corroborer la chaleur naturele, laquelle tant qu'elle dure, l'homme ne peut mourir, & par jcelle on juge de la force, de la vie, & de la mort de l'homme.

La faculté Naturelle (commune tant aux plantes qu'aux animaux) est celle qui nourrit, accroit engendre, & agite l'aliment au corps, jusques à ce qu'elle l'aye conuerty

en la ſubſtance de chacune partie. Elle eſt enuoyée du Foye par les veines, à toutes les parties du corps, pour l'entretenement & nourriture d'icelles.

La faculté animale, quoy que miſe au dernier rang, eſt neantmoins la principale, la plus parfaite, la plus digne & legitime de toutes les autres, qui a le plus d'actions, comme auſſi plus d'inſtrumens. C'eſt elle qui fait excellet l'homme ſur tous les autres animaux par la prudence, la preuoyance, la force, & l'entendement. C'eſt elle qui par l'imagination, la raiſon, & la memoire, la clarté & la lumiere, fait regarder l'homme plus haut que cette vie baſſe, humaine, paſſagere & tranſitoire; & qui nous fait penetrer dans la connoiſſance des choſes grandes, arduës & occultes. Bref c'eſt elle qui nous fait raiſonner parfaitement; qui comprend & embraſſe en vn moment tout l'vniuers; qui penetre dans les plus ſecrets Cabinets de la nature,& met au jour les plus rares choſes qu'ils contiennent. Finalement, c'eſt elle qui fait que l'homme ſe connoiſt ſoy méme, au ſouuenir qu'il a que par ſon origine il eſt participant de la Diuinité; qui eſt le but, la coronne, & la perfection de la vie humaine. Elle eſt enuoyée du Cerueau par les nerfs aux parties du corps qui ont beſoin de ſentiment & mouuement, pour les actions volontaires.

L'Architecte ſouuerain de tout le monde, a voulu obſeruer triiemement au baſtiment de

l'homme l'ordre trin-vn, partageant ces trois diuerses pieces principales protectrices de sa vie en trois diuerses situations ; sçauoir, le foye au bas, le cœur au milieu, & le cerueau en haut. Tellement qu'en icelles on peut considerer les trois mondes : Car par le Foye, (region basse du Microcosme) qui est la source des veines, la Bouticque de la Sanguification, le magasin des esprits naturels, & le Domicile de la concupiscible (à raison dequoy Platon le dit étre le Siege de l'amour, *cogit amare iecur*) en la Sphere duquel sont contenus le Ventricule, la Ratte, les Reins, les Boyaux, & toutes les parties qui seruent à la generation: par le foye, dis-je, est entendu le monde elementaire, auquel se font toutes les generations & corruptions.

Par le Cœur (region moyenne du Microcosme) siege de la partie irrascible selon Platon, principe des Arteres, & des Esprits vitaux, autheur du poux & de la respiration, restaurateur par son influence de la vie fuyarde, lieu sacré auquel Promethée cacha son larcin celéste, en la Sphere duquel (laquelle est separée de la basse par le Diaphragme & de la haute, par le détroit de la gorge) sont compris les Poulmons ou l'air du Micro-cosme, nous est representé le Ciel ou le monde Celeste, duquel deriuent toutes les influences au monde Elementaire.

Par le Cerueau (region haute & superieure du Micro cosme) origine des nerfs & des Esprits animaux domicile, Palais, ou Thrône

de l'ame raisonnable, est entendu le monde Archetype & intellectuel.

Nous pourrions faire voir en ce lieu comme l'homme étant la fin & la perfection de la creation, donne vne vraye connoissance de Dieu; en ce qu'étant son image & similitude il a été crée sur son patron & premier type, à raison dequoy on peut dire qu'il étoit auant la creation de la similitude; car ce qui est auant la creation, c'est la puissance de creer. Or la puissance de créer c'est Dieu qui de rien a fait tout ce qui est hors de luy; ainsi Dieu se connoist par la creation de son image & semblance qu'il a posée en l'homme. D'ailleurs l'homme étant composé, comme il est, d'Esprit, d'ame, & de corps (ainsi que nous auons dit si souuent en nôtre traicté de l'or potable) qui sont trois essences distinctes en vnité de personne, nous fait hardiment dire & fermement croire que Dieu est vn en essence & trinvn en personnes. Car l'homme en ses trois essences ne constituë qu'vn indiuidu; Dieu en ses trois personnes ne constituë qu'vne essence: Ainsi par l'hôme on connoist Dieu trin-vn.

Ce sujet nous pourroit mouuoir à dire icy de tres-belles choses, & par lesquelles on pourroit illuminer l'entendement des Athées, du moins s'ils daignent se considerer eux mesmes, mais cela est reserué en nostre Harmonie du grand, petit, & moyen Monde: aussi par aduanture les commençans à la consultation ne se prendroient pas garde des excellences qu'elles contiendroient.

Or pour reuenir à nos Facultez & acheuer par l'ordre que nous auons commencé, nous pourrions faire naistre icy céte question; sçauoir-mon si ces trois Facultez sont engendrées par ordre l'vne apres l'autre, ou bien toutes ensemble? mais d'autant que nous passerions les bornes d'vne briefueté methodique pour consulter, le Lecteur est enuoyé chez Du-Laurens, en son Anatomie, où il trouuera céte Matiere traictée auec perfection. Neantmois ie diray en ce lieu que puis qu'elles ne se peuuent passer l'vne de l'autre, qu'elles sont faictes toutes ensemble: car il est vray que quand l'vne d'icelles defaut, la Faculté d'apres elle la plus noble perit aussi; & la moindre d'apres la suit: Comme lors que la Faculté vitale est esteinte, en méme temps la vie manque à l'Animale, & aussi tost la naturele se perd. Que si l'Animale perit, incontinent la Vitale & la Naturele suiuent apres. Et ainsi en est si la Naturelle vient à deffaillir la premiere, car la Vitale s'euanoüit en méme temps, suiuie peu apres de l'Animale.

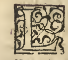
Outre les Facultez generales & communes à tout le Corps, chasque partie d'iceluy est doüée de quatre autres Facultez propres à icelles; sçauoir l'attractiue, la retentiue, la concoctrice, & l'expultrice.

Nous pourrions encore y adioûter vne cinquiéme, Sçauoir, la Faculté appetitiue, laquelle reside au Foye. En outre comme le sentiment de cét appetit procede de la partie anterieure du Cerueau, se distribuant principalement à l'orifice superieur de l'Estomach. Dauantage comme

il eſt diuiſé en 3. ſçauoir, appetit Naturel, Animal,& Rationel, leſquels ſont tous entretenus par le moyen de la chaleur de la vertu Vitale;& dire en ce faiſant des choſes tres-belles& rares; mais nous donnerions à ce Liure vn plus gros volume que nous ne nous ſommes propoſés: ioinct que pluſieurs Autheurs en ont traicté aſſés paſſablement, auſquels on pourra auoir recours, ſi l'on ne veut prendre la peine de viſiter mes œuures, tant les imprimées que celles que nous mettrons cy-apres au iour,aydant Dieu; Auquel Pere, Fils, & S. Eſprit, trin en vne vnité ſoit honneur & Gloire à jamais. Amen.

La violence de la Maladie.

CHAP. III.



LA violence de la Maladie eſt connevë par la violence & grandeur des ſymptômes; en la conſideration deſquels giſt la plus grande partie du Pronoſtic. Or la Maladie eſt ditte violente quand elle emporte le Malade en mémes temps ſans preſque qu'il ayt eu loiſir de ſentir le mal: Telle étoit vne Maladie qui regnoit en France l'an 1586.appellée trouſſe-Galand, à laquelle nous pouuons joindre auſſi la Coqueluche, laquelle prenoit à la teſte auec

telle violence qu'on n'auoit pas loisir de se reconnoistre : car la Mort la suiuoit immediatement apres. Nous y pouuons adjoûter la phrenesie suruenante aux fievres Pestilentieles, laquelle est quelquefois tellement violente que les Malades se coupent le plus souuent la gorge, ou se precipitent de quelque lieu haut, ainsi que i'ay dit au Chap. 5. de la premiere partie. Ioignons y les doûleurs des Gouttes, & notamment quand elles sont accompagnées de la Verolle, ou Nodus verolliques, car alors elles sont extremement violentes ; voire & en telle façon que quelques vns se sont trouués appeller le Diable à leur ayde, ainsi que i'ay ouy plusieurs fois de certaines personnes detenuës de ces tourmens des damnés. Les Paroxismes Epileptiques trouueront lieu en ce Chap. à cause de leur violence : c'est pourquoy selon Hippocrate, il est impossible de guerir l'Apoplexie vehemente, & n'est pas aysé de guerir la petite. Ainsi toute intemperature égale selon Galien, est incurable. L'intemperature égale est celle en laquelle le temperament ne se change plus, ains est tout à fait alteré & changé : Elle est de deux sortes, vniuerselle & particuliere. On pourroit prendre la fievre hectique pour exemple de celle-là, qui est déja paruenuë au troisiéme degré, à laquelle nous pourrions adjoûter la Lepre : mais dautant que i'en ay parlé bien amplement en mon Hydre Morbifique, le Lecteur y est enuoyé. Celle-cy comme la Gangrene ; l'Esphacele, & syderation : Car en celles-là, ny en celles-icy la Santé ne trouue

Hippo. Apho. 42. l.

Qu'est-ce qu'intéperature égale ; & de combien de sortes il y en a.

point de lieu, non plus qu'à la priuatiõ d'vne partie, comme vn bras separé tout à fait du corps, parce que *de la priuation à l'habitude n'y a point de retour.* I'en dirois dauantage : mais ie r'enuoye le Lecteur cy-dessus au Chap. 4. de la premiere partie. Tellement que ie concluray ce Chap. apres auoir dit que quelque fois la cause de la Maladie (si elle est humerale) est tellement furieuse, qu'en sa violence étant portée deça & delà, sans s'arrester en vn lieu, qu'il est bien difficile sinon du tout impossible d'asseoir vn solide jugement : Car tantost elle se porte sur vne partie Noble, & la Mort s'en ensuit, sinon tout à coup, c'est apres auoir amaigri le Malade en telle façon qu'il en meurt ; comme vne Aposteme au Foye, ou au Cerueau, &c.

A ce propos fait vne Histoire aduenuë à Romans en Dauphiné ; nous y étans, il nous fut raconté par vn Chirurgien nommé Maistre Iean du Ry, qu'entre-autres Malades qu'il auoit pensés, il y en auoit vn qu'il nomma : mais il ne me souuient pas du nom, qui apres auoir souffert les plus violentes douleurs en la partie anterieure de la teste, il rendit par le nés quantité de vers longs comme vne febue, la teste noire, & tout ronds auec de pieds fort petits ; & ce fust en suite d'vn sternutatoire qu'il luy auoit administré. A quelques jours de là, apres l'operation Emetique, il en rendit encore grande quantité : & ainsi en cinq ou six fois il en rendit bien (me dit-il) cent ou enuiron ; apres quoy il mourut tabide, sec, & emacié. Estant à noter que lors qu'il en auoit rendu quelques-vns, il demeuroit

Histoire merueilleuse.

long-temps, sans sentir aucune douleur. Or cét accident luy étoit arriué d'vne Maladie aiguë, la matiere qui la causoit s'estant jettée en cette partie. C'est pourquoy l'Hippocrate asseure que les predictions aux maladies aiguës ne sont pas toûjours certaines. Quelque fois aussi cét humeur est transporté d'vne partie Noble à vne Ignoble, en telle façon que le Malade deploré vient à receuoir guerison. Tellement qu'en ce cas le Medecin, Chirurgien, doit estre bien prudent, afin de ne juger temerairement & precipitamment, ce qui luy tourneroit à des-honneur. Au seul Dieu loüange & gloire, Amen.

Hippo. Aphor. 19. du li. 2.

Des Crises.

CHAPITRE IV.

Definition de Crise.



LEs Crises, qui sont des euenemens futurs qui doiuent étre conneus par les choses presentes, sont soudaines mutations ou changemens qui se font en la maladie tournant à la santé ou à la mort. Aquoy j'ajoute selon Hippocrate, deux autres qui se font l'vne en mieux & l'autre en pis. Et mémes Galien en reconnoit pareil nombre quand il dit que la crise se fait en 4. manieres; Car ou les malades recou-

Hippo. en la 3. partie du 1. li. des Epidi. Gal. Commẽt. 3 in prognost.

urent soudain leur santé ou ils reçoiuent de l'amendement, où ils meurent tout subit, ou ils vont en empirant.

Or selon cette diuision je dis qu'il y a deux sortes de Crises, l'vne parfaicte, & l'autre imparfaite. La parfaicte est double; l'vne salutaire, & l'autre mortelle. L'imparfaicte est aussi de deux sortes, l'vne auec amendement laquelle n'emporte point la maladie tout à fait, mais la diminuë, & fait que le patient la supporte plus courageusement : l'autre est auec empirance. *2. sortes de Crise.*

Touchant ces Crises, les Medecins les attribuent à certains jours qu'ils nomment les vns vrayement critiques, les autres indices & contemplatifs, en apres en intercalaires, & en dernier lieu en vuides & Medicinaux. *Iours Critiques.*

Les jours vrayement critiques, c'est à dire ausquels la Crise Salutaire arriue ordinairement, sont le 7. le 14. & le 20. *Quels sont les vrays.*

Les indices & contemplatifs, sont ceux qui demonstrent la Crise se deuoir faire au septenaire; c'est aussi en iceux ausquels les signes de coction ont accoustumé de paroistre : ils sont trois, car il n'y a aussi que 3. sepmaines. Tellement que le quatriéme iour est indice du septiéme; le huictiéme étant le commencement de l'autre sepmaine. Le onziéme est indice du quatorziéme; dautant qu'il est le quatriéme de l'autre sepmaine. Le dix-septiéme est indice du vingtiéme, à raison qu'il est le quatriéme apres le quatorziéme & le septiéme depuis l'onziéme. *Indices.*

Intercalaires. Les intercalaires sont les jours qui se rencontrent entre les principaux ou vrayement critiques, & les indices ou contemplatifs. Or les Crises qui arriuent en ces iours là, sont causées par l'irritation de la nature arriuée par quelque autre cause : aussi sont ils toujours Critiques aux maladies aigues, à raison de leur imparité ; c'est pourquoy leurs Crises sont imparfaictes. Or tels iours sont en la premiere sepmaine, le troisiéme & le quatriéme en la seconde, le neufuiéme & le treiziéme. Et en la troisiéme le dix-neufuiéme.

Vuides. Les vuides & Medicinaux, sont dits tels à raison qu'ils n'indiquent, iugent, ny ne prouoquent point. Medicinaux par-ce qu'en iceux on peut asseurément bailler Medecine : Car la purgation qui se fait (selon Hippocrate) és iours pairs, pour les fiévres continues, est tres-salutaire, & aux impairs tres-dangereuse; voire mortelle. Tels jours sont le 6. le 8, le 10 le 12. le 16.& le 18. *Hippo. lib. 4. de Morb.*

Quaternaires. Il faut notter que les Quaternaires critiques perissent & perdēt leur vertu apres le 20. iour;& la vertu des Septenaires cōmence:car depuis les 20. iusques à 40. y a trois Septenaires vrayemēt Critiques, sçauoir le 27. le 34. & le 40. ausquels jours les Septenaires finissans leurs vertus, les Vicenaires, ou Vinctenaires prenent le lieu des vrayement Critiques; Sçauoir le 60. & le 80. le 100. & le 120. Apres quoy la force des iours Critiques perit, & les Crises sont dites se faire par mois & par années. *Septenaires.* *Vicenaires.* *Centenaires & annuels*

Voila brieuement representé la force que les

Medecins donnent à ces iours pairs & impairs, & desquels ils tirent leur jugement Critique. Mais auant mettre fin à ce Chap. voyons si ces iours ont céte vertu d'eux, mémes ou s'ils la reçoiuent de quelque autre.

Il faut donc remarquer que si tels iours estoient necessairement & absolument Critiques, il s'ensuiuroit que tous ceux qui sont pris & atteints de Maladie en mémes temps, méme iour, & méme heure, seroient iugés en méme façon. Mais on a souuent remarqué que plusieurs Malades qui auoient esté atteints en méme temps, & en mesmes moments, ont eu diuerses issuës; les vns à la Santé, & les autres à la Mort. D'ailleurs il est constant que les Crises n'arriuent qu'aux Maladies humoralles; or que les iours ayent pouuoir sur les humeurs ce seroit estre depourueu de iugement que de le croire: car si ainsi étoit, ils auroient ce pouuoir ou d'eux mémes où bien de quelqu'autre; qu'ils ayent ce pouuoir d'eux mémes, cõsiderez comme tels, cela n'est pas: car les proprietés qui sont en quelque sujet premierement & de soy, elles y sont (ce dit le Philosophe) continuellement; or il est certain (ainsi que nous auons dit cy-dessus) que plusieurs d'vn méme temperament sont Malades de méme Maladie en méme temps, qui ont eu pourtant diuerses issuës. Il faut donc de necessité qu'ils retirent céte vertu de quelque autre cause: laquelle ne peut estre autre que l'aspect, reflection, lumiere, quadrature, ou opposition de quelque Planete auec la Lune. A raison dequoy Mercure Tris-

megiste montre en termes tres-clairs qu'aux Astres, il y a certaines facultés mal-faisantes, qui rédent les Crises imparfaites & mortelles. Or le Medecin doit diligémēt (dit-il) cōsiderer l'Alitement du patient; que s'il ne peut certainement en découurir l'heure, il doit considerer la disposition du Ciel, & auec quel Planete la Lune est en opposition, ou quadrat: Car si elle est disposée auec les mal-faisants, comme par exemple Saturne & Mars, elle rend la maladie facheuse & perilleuse: & si auec les bien-faisants, comme sont Iupiter, le Soleil, Venus & Mercure, elle la rend salutaire. C'est pourquoy Ptolomée, touchant les jours Critiques, nous conseille d'obseruer le progrez de la Lune aux Angles de la figure de seize costés: Car où tu trouueras, dit-il ces Angles bien disposés, le Malade aura bonne issuë, & au contraire mauuaise. Or des seize Angles les vns sont plains qui correspondent, ou plûtôt font les iours Critiques radicaux; tels sont le 4. le 8. le 12. le 16. les autres demy pleins qui font les iours indices; & sont le 2. le 6. le 10. & le 14. les autres sont la moitié de demy plains, qui font les intercalaires; tels sont le 3. le 7. le 11. & le 15. Et les autres vuides, & sont le 1. 5. 9. & 13. C'est pourquoy nous voyons arriuer souuent, selon le retardement ou aduancement de la Lune, que la Crise se fait au 3. iour, au lieu qu'on a accoustumé de la conter au 4. ou bien elle vient au 5. au lieu qu'on la conte au 7. ou au 9. au lieu qu'ils la content au 11. quelque fois au 13. au lieu qu'on la conte au 17. au 19. au lieu du 20. Et

quoy que pour pallier la verité de cette position on aye appellé ces iours intercalaires, si est il vray pourtant que ce ne sont pas les iours; mais l'effet de la Lune, qui se retarde ou anticipe, ainsi que tous les vrais Medecins, Astrologues l'aduoüent. Exagerons d'auantage ce point, & donnons vn exemple à nôtre dessein.

Aduenant quelqu'vn pris de Maladie terminable par Crise, la Lune étant au premier point d'Aries, infailliblement au quatriéme iour suiuant, à conter de l'heure du mal, elle se trouuera en point repugnant en proprieté à celuy où elle étoit au temps de la venuë du mal, & lors se fait la Crise par vomissement, flux de sang, flux de ventre, ou par les sueurs. Or en ce jour là est deffendu faire effort à la nature, soit par saignée, ou Medicamment solutif; crainte que la nature se voulant décharger par la sueur, ne soit forcée par autre emonctoire; & pour cette raison l'euacuation s'exerce au troisiéme ou cinquiéme jour du commencement du mal : nul ne peut nier si bien huppé soit il, qu'ainsi ne soit.

Mais helas! voicy le mal qui le plus souuent aduient, qu'attendant la Crise au quatriéme jour à cause du mouuement susdit, il arriue que la Lune auance son cours & se trouue des le troisiéme iour au point qui fait & cause la Crise, & sans y prendre garde, le Medecin qui veut conter ses heures, se haste, & conte seulement le quatriéme iour pour la Crise, & sans autre ceremonie, comme hardy, fait saigner, ou purger le malade, & par ce

moyen l'enuoye demander les clefs de S. Pierre, afin d'ouurir le Ciel.

Et où la Lune se rend vagante ou retrograde ; Elle n'est à ce point que jusques au cinquiéme jour auquel en aduient autant : Voila pour-quoy Hippocrate veut le Medecin n'auoir que peu de malades & languir auec eux ; ausquels comme dit Paracelse, il est crée pere & non Docteur.

Hippo. lib. de flat.

Or que les Astres ne doiuent étre de necessité obseruez és jours des Crises, & non simplement les jours, le méme Hippocrate dit que le Medecin doit considerer le leuer des estoilles, & principalement de l'Arcture, & le concher des pleïades ; car les maladies, dit-il, tuent les malades en ce jour là. En outre, continuë-t'il les deux solstices sont tres-dangereux, comme aussi les deux équinoxes : Et partant il n'est pas bon en ces iours-là de donner Medecine, de saigner, cauteriser, ny scarifier, jusques à ce que dix iours ou plus se soient escoulez. Et ailleurs il dit qu'il faut que le Medecin connoisse le leuer & le coucher des Astres, afin de remarquer par les mutations de tout le monde (à raison desquelles les maladies naissent aux humains) les mutations des corps atteints de maladie. Et au Liure des principes: nostre dessein, dit-il, n'est point de parler des choses qui se font là hautau Ciel, sinon entant que la santé & la maladie, le bien & le mal, la vie & la mort, peuuent dépendre d'icelles. Car toutes choses (en matiere de Crise) arriuent, dit le méme Hippocrate, par vne celeste

Hippo. lib. de aere, lo-cis & a-quis.

In lib. 2. de dieta.

In lib. de principiis.

In lib. 1. de dieta 9.

&

& Astrale disposition. Platon est de ce méme aduis; il conseille que nous prenions soigneusement garde à ce qui nous peut arriuer par les diuers rencontres, circuit, & aspect des Astres. Et Aristote declare en termes tres-clairs, que les choses inferieures sont gouuernées par les superieures, & que les Superieures sont contigues aux inferieures. Ce que Hermes n'a pas ignoré en sa Table, quand il dit que de ce qui est en haut est connû ce qui est en bas, & que de ce qui est en bas est connû ce qui est en haut; ce que nous auons deduit bien amplement en nôtre traicté de l'Or-potable. *Hermet. in Tabul. smaragd.*

Qui doutera donc apres le témoignage de ces grands personnages, la raison & l'experience, que la Lune, dans ses diuerses oppositions, & quadrats, ne soit la cause des Crises.

Mais pour plus claire intelligence, disons qu'il est aueré & aduoüé de tous les Medecins, que les Crises écheent seulement aux maladies humorales, ainsi que nous auons dit cy-dessus. Or l'experience nous rend vn témoignage bien certain du pouuoir que la Lune a sur les corps humides, à raison dequoy icelle sera la cause des jours Critiques. Adjoûtons que la Crise étant vn mouuement d'humeurs qui se fait selon Galien, par Nature qui separe les peccantes d'auec celles qui sont bonnes, & les prepare à l'excretion. Or cette Nature est indubitablement aydée de la Lune: Car comme dit Galien: c'est elle qui fournit l'accroissement à tout ce qui naist de la Terre, qui engraisse les Animaux, qui gouuerne les Cours des purgations *Gal. in li. de diebus deretoris, Chap. 2.*

menstruelles des femmes, & qui ayde aux circuits de ceux qui tombent du mal Caduc.

Du-Laurés en son 3. li des Crises, Chap. 13.

Or que la Lune n'ait ce pouuoir, Du-Laurens méme, apres auoir oppugné céte verité en son liure des Crises, est contraint d'auoüer que céte Nature particuliere est aydée par l'vniuerselle & celeste: Adjoûtant que s'il arriue que les Sepmaines de la Lune rencontrent auec les iours Septenaires de la Maladie, que la Crise en sera plus facile & plus heureuse: qui est tacitement aduoüer les effects de la Lune, qui font & donnent la vertu à ces iours qu'on appelle Decretoires.

Cela éstant donc tenu pour constant, ie pourrois monstrer en ce lieu le moyen de dresser en vn moment la figure Celeste (apres auoir remarqué le iour, l'heure, & la minute que le Malade a commencé d'estre atteint de mal) égaler les quatre parties du Ciel, placer les Planetes en leurs lieux; & enseigner comme on doit considerer la Nature & condition des lieux aphetiques, & la position & constitution du Seigneur de l'Ascendant, & du Significateur de la Maladie; pour à celle fin que prenant delà jugement, deuiner si elle est mortelle ou salutaire, longue, ou de peu de durée; mais il pourroit arriuer que ceux pour lesquels ce traicté a esté dressé ne s'en pourroient pas bien seruir, faute d'intelligence precedente; joint aussi que ie vois ce Chapitre tirer en longueur autre que ie m'étois promis: C'est pourquoy ie finiray à la Gloire de Dieu, Amen.

Dss Symptosmes.

CHAP. V.

Es Symptômes sont predits par la connoissance de leurs causes, lesquels alors peuuent estre dits signes, en tant qu'ils signifient les Symptômes futurs, comme si en la playe se fait vne grande Hemorrargie, on pourra predire vne conuulsion par imitation. Méme iugement fera-t'on, si la conuulsion arriue apres vne fievre ardente, ou apres l'vsage de quelque purgatif violent, ou bien en suite de veilles excessiues, ou de longues abstinences ou apres vn grand trauail; & telles conuulsions sont mortelles, selon Hippocrate. Si vn abscès est trop grand ou mal traicté, on pourra predire vne Gangrene. Si la conuulsion vient aux playes de la teste on pourra predire la mort, selon Hippocrate, notament si les Membranes & substance du Cerueau sont lesées. S'il suruient vne Aposteme au foye apres vne playe receuë à la teste: ce qui peut arriuer par la sympathie des parties, au moyen du nerf prouenant de la sixiéme coniugaison; elle cause intemperie au cœur, fievre continuë, & ensuite la mort: & au contraire si l'abcés se fait au Mesentere par

Hippo. l. & 4. Apho. du 5. liu. & au 25. du 7. Hippo Apho. 18. liu. 6.

ce que la Nature s'en peut décharger par les intestins.

Que si aux grandes playes suruient Tumeur, on pourra predire vn heureux euenement, dautant que la nature tâche en ce faisant à secourir la partie offencée, & montre par là qu'elle ne manque de forces. Que si au contraire aucune enflure n'aparoist, c'est vn
Hippo. Apho. 66. li. 5. mauuais presage, selon Hippocrate, dautant qu'il est à craindre comme dit Galien, que les Humeurs courantes à la partie ne se soient retirées vers les parties nobles; ou bien que nature ne soit tellement destituée de forces qu'elle ne puisse enuoyer secours à la partie blessée. Si la dissenterie, ou les Hemorrhoïdes arriuent à la manie, c'est vn signe salutaire, à raison du transport des humeurs des parties superieures aux inferieures. Ainsi le flux de ventre en l'Ophtalmie est grandement salutaire. Ainsi aux sourds quand le flux de ventre arriue ils sont quittes de leur surdité: Le méme effect aura vn flux de sang par le nez. Au contraire le flux de ventre à vn Phtisic est presage de mort, notament s'il est joint auec la pelade. Item la phrenesie suruenant apres la peripneumonie, est mauuais signe, dautant qu'elle denote abondance de vapeurs chaudes éleuées des Poulmons à la teste, qui est augmentation de mal au double.

Ie pourrois apporter icy beaucoup d'autres tels exemples, mais quoy que cela nous puisse seruir à la guerison des maladies, si est-il vray qu'il se remarque aux symptômes signi-

ſians quelque choſe d'imperceptible, occulte & caché, qui rend la gueriſon tres-difficile, & quelquefois impoſſible; & le plus ſouuent vn douteux pronoſtic : Car il eſt vray que plu-ſieurs maladies nous ſemblent gueriſſables qu'il arriue autrement; & d'autres incurables qui ſont facilement gueries par la nature. C'eſt pourquoy le jeune Chirurgien conſultant ob-ſeruera les diuers euenemens des malades qu'il aura veus, afin que par ce moyen, for-mant, fortifiant & corroborant ſon iugement, il puiſſe donner vn aſſeuré pronoſtic. La gloi-re en ſoit renduë à l'autheur de toutes choſes. Amen.

De la grandeur de la Maladie.

CHAP. VI.

LA Grandeur de la Maladie, ou la longueur d'icelle, ſe connoiſ-ſent par pluſieurs choſes. Pre-mierement par la nature des hu-meurs: Car il eſt certain que les Apoſtemes qui ſont faicts d'humeur froid & viſqueux, ſont plus longs & difficiles à guerir que ceux qui ſont faicts d'vn humeur ſanguin, Ainſi le Goüetre ou le Bronchocelle eſt tres-difficile, voire quelquefois impoſſible à guerir.

Ainsi le Parotide œdemateux est tres-long; comme aussi les tumeur, Escroüelleuses Adjoûtons y les strumes qui viennent entre les os du Carpe, & aux articles des doigts ; comme aussi au pied, & notament entre les articles du Pedium. Les Tumeurs Schyrreuses, & toutes les Tumeurs des genoux, qui viennent en vn corps Cacochyme ou mal habitué. En second lieu selon la Nature des parties ; car les maladies qui sont aux os, sont plus longues que celles qui sont à la chair : les Empiemes, & les playes des Poulmons sont plus longues que celles qui sont & peuuent estre en vne partie que l'on peut empescher de se mouuoir. Bref la fievre quarte est plus longue que l'Ephemere, & que la Tierce, ainsi que nous auons dit cy-dessus au Chap. 8. de la premiere partie. Nous y pourrions adioûter l'inobedience des Malades, & l'Empirisie de plusieurs qui se mélent de guerir; mais comme nous en auons parlé au Chap. susdit le Lecteur y est enuoyé. La Gloire en soit renduë à Dieu. Amen.

De la brieueté de la Maladie.

CHAP. VII.



La brieueté de la maladie se connoist aussi par la Nature des humeurs ; car si les Tumeurs sont faictes d'humeur subtile, elles sont bien tost gueries. Ainsi les Tumeurs venteuses sont plus facilement gueries que les aqueuses, à cause que la chaleur Naturelle est plus foible en celles-cy, qu'en celle-là : à raison dequoy il faut bien auoir égard aux causes & parties Tumefiées ; car celles qui suiuent le vice des parties internes, sont dangereuses, au contraire celles qui sont faictes de causes externes. Ainsi les Tumeurs aqueuses des jointures sont plus difficiles à guerir que des autres parties, à raison de leur froideur & foiblesse, & que la Nature y enuoye beaucoup d'Excremens pituiteux, &c. En outre le phlegmon vray est plus promptement & facilement gueri que le non vray. Celuy-là étant vne Tumeur faicte du sang proprement dit bon en substance & qualité, mais pechant seulement en quantité. Au contraire celuy-cy est fait du sang qui peche en qualité & substance, soit que la quantité excede ou non : lequel a deux differences : car ou il est fait de sang corrompu de soy, oubien de sang corrumpu par la mixtion

d'autres humeurs: & en céte derniere façon le phlegmon non vray a trois differences, l'vn est dit phlegmon erisipelateux, l'autre œdemateux, & le troisiéme schyrreux.

Nous pourrions icy dire que leur signes sont pronostics & dianostics, & que ceux-là sont vniuersels ou particuliers: & que ceux-cy, sçauoir les dianostics, sont aussi communs ou particuliers; & que les communs sont ceux qui se treuuent en toutes differences des phlegmons, soient ils vrais ou non: que les particuliers sont ceux qui denotent les particulieres differences des phlegmons, sçauoir s'il est vray ou non, & dire en ce faisant de tres-belles choses, & qui seroient tres-vtiles au jeune Chirurgien: mais comme cecy n'est que pour exemple (mon dessein n'estant icy que de montrer la methode de consulter & non la Chirurgie entiere) ils sont enuoyés chés les Autheurs qui en ont traicté à fonds, si plûtôt ils ne se veulent donner la peine de lire nôtre grande Chirurgie Chymique Medicale. Reuenons donc à nos exemples.

Ainsi les playes qu'elles qu'elles soient, sont plus facilement & brieuement gueries faictes en la chair, non profondes, estans éloignées des gros vaisseaux, en vn corps de bon temperament, non Cacochyme & mal habitué. Adjoustons y le tẽps, l'heure & la saison ausquels le Patient aura receu les playes: car il est certain que les playes receuës au printemps, & en air salubre, sont plus faciles à guerir que celles receuës en Hyuer, & en air corrompu

par des vapeurs puantes, cadauereuſes & infectes ; notament quand l'influence des Aſtres y eſt jointe, car le changement qu'icelles font à l'Air, & aux ſaiſons rendent les playes de tres-longue & difficile gueriſon ; ainſi que nous en auons traicté bien à plein en nôtre liure des Mouſquetades. En outre le corps eſtant à ieun, que non pas remply de viandes & de vin : notament quand on eſt venu iuſques au point d'hyureſſe, car alors la chaleur naturelle eſt tout à fait empeſchée de reluire en la partie. On pourroit adjoûter icy l'âage ; car les playes ſont plus longues à guerir aux enfans qu'à ceux qui ſont plus aduancés en aage, & c'eſt à raiſon de la quantité d'humeurs qui abonde en eux. Au contraire les fractures en iceux ſont plûtôt gueries qu'aux grands, à raiſon de leur moleſſe. A nôtre debonnaire Dieu ſoit toute loüange. Amen. *Chap. 3. & 4.*

De la mutilation de quelque partie.

CHAP. VIII.



LA mutation de quelque partie du corps ſe predit par la leſion des inſtrumens qui ſont cauſe de l'action ; comme ſi l'humeur criſtallin ſort hors de l'œil, on pourra aſſeurer que le malade bleſſé ne verra jamais

de cét œil là. Que si vn muscle est couppé à trauers, l'action qui dépend de ce muscle sera abolie. Ainsi si en couppant le filet de dessous la langue aux petits enfans, on va iusques au nerf, & le couppe-t'on, il est indubitable que l'enfant ne parlera jamais. En outre si par quelque osena, ou autre vlcere en la racine du nez, le cribleux & les appophises mamillaires, où est fondé le sens de l'odorement, se carient, comme aussi les os du Palais & tombent, il est asseuré qu'ils parleront incessament renaud ; joint que les alimens liquides qu'ils prendront par la bouche reuiendront par le nez, s'ils n'vsent d'vn certain instrument d'argent propre pour empécher cet accident là. En outre il est tres-certain que jamais leur odorat ne se fera parfaitement. Que si la membrane Tympanum faite du nerf de la cinquiéme conjugaison, est rompuë ; ou qu'il y ayt dislocation des trois petits osselets appellez *Incus Maleolus, & Stapes* ; soit que les causes soient externes, comme grande violance produite de coups de Canon ou autre grand bruit ; en outre de quelque chose étrange, comme noyau de Cerise, Pois, ou matiere recuite, &c. Ou bien qu'elles soient internes, comme grande fluxion d'humeurs causants tumeur, vlcere, ou bien par vn grain de petite verole, &c. Adjoutons y qu'elles soient Hereditaires (car les maladies habituelles ne se guerissent point) il est constant que celuy atteint de ces accidents n'oyra jamais distinctement. Dauantage si l'on a reçeu vn grand coup

vers la cinquiéme, ſixiéme, & ſeptiéme vertebres du col, & qu'icelles grandement offencées cauſaſſent vne notable imbecillité aux nerfs precedens d'icelles, il eſt certain que la paralyſie ſuruiendra aux bras, auec vne grande difficulté ſinon impoſſibilité de la guerir. De tel accident a été atteint Monſieur Cromot d'Aualon en Bourgoigne, pour lequel je conſultay en Fevrier de l'an 1630. mais comme mes remedes ne furent pas mis en vſage, je croy qu'il n'en gueriſt pas. Que ſi le coup eſt aux vertebres des lombes, indubitablement les parties interieures ſouffriront paralyſie tres-difficile. Que ſi les Teſticules ſont couppés auec les vaiſſeaux à quelqu'vn, ſoit par accident ou à deſſein, jamais il n'engendrera; quoy que quelques-vns ayent voulu dire qu'il s'en eſt trouué qui ont engendré par apres ; Car ſi cela eſt, indubitablement il y auoit prouiſion de ſemence aux proſtates, laquelle vuidée, il n'engendra plus. Ces exemples doiuent ſuffire en ce lieu, car le jeune Chirurgien conſultant, étant bon Anatomiſte, ne ſe laira pas déceuoir en de pareils euenemens de mutilation ; c'eſt pourquoy nous viendrons à la derniere partie de cette œuure. A nôtre debonnaire Dieu ſoit rendu tout honneur & Gloire, aux Siecles des Siecles. Amen.

Fin de la ſeconde Partie.



DE LA CVRATION

PARTIE III.



LA Curation eſt vne iuſte, droite, deuë, conuenable, eſt Methodique, & neantmoins diuerſe application des remedes, ſelon les vrayes Regles & Ordonnances de l'Art de Medecine Chirurgique; & ceſuiuant les indications curatiues. Or auant que paſſer outre, il faut entendre qu'il y en a de trois ſortes, Sçauoir.

Indication.
Coindication.
Et contre-indication.

Sous lesquelles i'ose dire, estre sommairement compris tout ce qui appartient & est necessaire de connoistre aux Chirurgiens consultans : C'est pourquoy nous les deduirons, à leur consideration, en toutes leurs parties le plus succintement qu'il nous sera possible: Commençons donc par l'indication.

De l'Indication.

CHAPITRE PREMIER.



INDICATION selon Galien, n'est autre chose qu'vne signification demonstration & adresse de ce que faire, l'on doit prise de la Nature de la chose mesme. C'est pourquoy toute indication est tirée de cinq choses ; la 1. de la cause de la Maladie; de la partie affectée ; de la grandeur de la Maladie ; de la malignité d'icelle ; & du genre des remedes.

1. De la cause de la maladie est tirée vne Indication curatiue par l'application ou administration des remedes contraires à icelle ; d'où est emanée céte regle.

Contraria contrarijs curantur.

Ainsi toute repletion demande euacuation ; toute deperdition de substance regeneration d'icelle ; toute solution de continuité vnion ; tou-

te euacuation repletion ; toute debilité corroboration ; toute deſſication humectation ; tout refroidiſſement eſchaufement ; & toute chaleur froideur, & ainſi des autres contraires,

2. De la partie affligée eſt auſſi tirée indication curatiue, car elle ne demande qu'à eſtre confortée, corroborée, & conſeruée par des choſes ſemblables : d'où eſt tiré céte Regle.

Similia ſimilibus conſeruantur.

Céte regle des ſemblables, & la precedente des contraires peuuent eſtre miſes en action, en méme temps, car chacun corps, chacune partie, & chacun membre doit eſtre conſerué par ſon ſemblable effectif, ſpecialement quand céte conſeruation eſt conjoincte auec curation. Ce qui a donné lieu au Paracelſe de dire que le ſemblable eſt gueri par ſon ſemblable, établiſſant par ce moyen amitié entre le Medicament & la Nature, les joignant tous deux enſemble pour chaſſer le mal : Et ainſi il ſe rencontre contrarieté entre le medicament & la maladie ; & ſimilitude entre iceluy & la Nature.

I'aurois receu vn ſingulier plaiſir de deduire en ce traicté l'vnion & la concorde qu'il y à entre la Medecine de Paracelſe & celle de l'Ecole ; mais pour ce coup nous paſſerons outre diſant que quelque fois auſſi cette conſeruation doit eſtre faite par ſon ſemblable formel, ſpeciallement quand céte conſeruation n'eſt conjointe auec reduction ny auec curation, ce qu'a entendu Galien, quand il dit, *Calidiora calidioribus, frigidiora frigidioribus indigent adiutoriis.* *Gal. tertio tecni.*

Dirons nous encore, auant finir, que la ſi-

tuation de la partie par colligence nous indique la conuenable administration des remedes: Exemple si au foye y a Aposteme,il faut considerer si elle est en la partie superieure d'iceluy, alors on doit administrer les deuretiques, par ce que la gibosité du foye a communication aux parties, oùpasse l'vrine, moyennant les veines emulgentes. Que si l'Aposteme est en la partie caue d'iceluy on doit administrer les Catarthiques,à raison que la cauité d'iceluy a association aux intestins, moyennant les veines meseraïques.

Dauantage aux Tumeurs des mammelles on peut exiber les remedes qui ont faculté de prouoquer les menstruës, & ce eu esgard à la colligence de la matrice aux mamelles par les veines ascendantes. Qui plus est pour diuertir le sang menstruel lors qu'il fluë trop copieusement, on applique ordinairement les ventouses aux mammelles.

En outre les membres fort sensibles diuersifient la cure d'auec ceux qui ne le sont pas tant: Exemple, l'œil, l'orifice de l'Estomach, les nerfs, les membranes, sont tres sensibles, à raison de leur facile passibilité d'vn chacun objet, ou d'vne chacune qualité occurente à iceux plus aux qu'autres.

Adjoutons y pour faire fin (car ie n'ay pas pas entrepris d'enseigner en ce liure toute la Chirurgie) leur Noblesse ou non, leur superficie ou profondité; & leur figure longue ou triangulaire; droite ou oblique; & si vous voulez leur origine, insertion & vsage.

3. De

3. De la grandeur de la maladie se tire aussi indication curatiue, par ce que la grandeur d'icelle indique la grandeur des remedes, selon Hippocrates, *Extremis morbis, extrema exquisite remedia optima sunt.* *Hippo. Apho. 6.li.1.*

Or les grandes Maladies selon Galien, au commentaire de l'Aphorisme susdit, sont les Maladies tres aigues, lesquelles aux premiers iours, ont de tres-grands & tres-extremes labeurs, douleurs, & des accés & symptômes tres-vehemens : c'est pourquoy l'on ordonne à icelles vn viure fort leger, & extremement tenu, pendant les quatre premiers iours ; car apres ce temps là il le faudra augmenter, le tout selon le conseil du docte & experimenté Medecin. Que si la force de la maladie arriuoit plus tard ; il faudra prendre garde de nourrir le Malade vn peu plus aduantageusement au commencement, afin qu'estant arriuée, il la puisse mieux suporter.

Cét Aphorisme se peut encore estendre aux grandes mortifications, Gangrenes & Estiomenes, car comme ces Maladies sont grandes, il y faut aussi apporter le fer, & le feu, qui sont de grands & extremes remedes.

4. Quant à la Malignité de la Maladie, elle nous indique l'administration des remedes Alexitaires, & détruisans la cause de céte malignité. Estant à noter qu'ils doiuent estre diuers tout ainsi que les causes des Maladies malignes sont diuerses : car la malignité de la peste se domptera par d'autres remedes, que celuy de la grosse verolle : & cette-cy par autres que de la petite : &

ainsi de la fievre quarte ; malignité des playes faictes par les mousquetades, cancers, noli-me-tangeré , vlceres discepulotiques , parotides, epilepsie, & autres infinies maladies malignes, desquelles les causes sont differentes les vnes des autres. Remarquons encore que toute maladie contagieuse est maligne : mais toute maligne n'est pas contagieuse : joinct qu'encore que la contagion soit ostée de quelques-vnes, la malignité ne laisse pas d'estre. Exemple des Nodus, Tophes , douleurs grandes, debilité des parties nerueuses corruption & carie en l'os, Herpes en diuers lieux, specialement aux mains & aux pieds, tous lesquels symptômes demeurent le plus souuent apres la verolle mal guerie. Tout ce que dessus meriteroit vne grande discussion dans laquelle nous ferions voir comme ces diuerses malignitez ne procedent que de la diuersité des sels nitreux , plumeux , ezulats, realgaoiques , arcenicaulx, antimonials , mercuriels, ou orpimentals; mais comme la brieueté de ce liure ne le peut permettre , nous l'auons reserué pour nôtre grande Chirurgie.

5. Touchant le genre des remedes qui nous sont indiqués pour la guerison des maladies, ils consistent tous en la maniere de viure, en la Phamarcie, & en la Chirurgie.

La façon ou maniere de viure consiste en la deuë administration des six choses non naturelles, sçauoir, *l'Air*, *le Boire*, *le Manger*, *Dormir*, *Veiller*, *Mouuement & repos*, l'inanition & repletion, & les passions de l'ame. A quoy on peut si l'on veut adjoûter les annexes , qui sont

le temps, la Region, les Vents, la Coustume, l'habitation, & le Coit; Car selon iceux, l'on diuersifie le plus souuent les remedes.

En la pharmacie consistent toutes sortes de medicamens tant simples que composez, lesquels on tire de tous les mixtes qui se rencontrent és trois genres ou familles sublunaires, sçauoir, Vegetaux, Animaux, & Mineraux: desquels on separe en leur resolution, les Eaux, les Huiles, les Sels, les Fleurs & les Baulmes, les Magisteres, les Essences, les Extraicts, les Bols, les Clissus, &c. Et delà les pilules, Tablettes, Trochisques, Antidotes, Theriacaux, Electuaires, Vnguens, Linimens, & Emplastres s'en composent. Donnons icy la definition de Pharmacie, tirée de nôtre Pharmacopée Spagyrique; asseuré qu'elle ne sera pas desagreable aux curieux de la voye la plus certaine de preparer les remedes.

Medicamẽs que la Pharmacie Chymique prepare.

Definition de la Pharmacie Chymique.

Pharmacie est vne partie de la vraye Medecine, qui enseigne à connoistre, élire, & parfaitemẽt preparer & separer le pur de l'impur, par Art Spagyrique, des medicamẽs tant internes qu'externes, simples que composés, pour les mettre auec plus de certitude en vsage au corps humain.

Céte diffinition étant essentielle, comme estant composée de genre & difference, n'auroit pas besoin d'explication: mais à celle fin de rendre céte theorie tres-intelligible aux commenceans, i'expliqueray céte definition le plus familierement, clairement, & brieuement, en toutes ses parties, qu'il me sera possible.

Ie la dis partie de la vraye Medecine, non

Explication de la definitiõ de pharmacie. sans raison ; car nous constituons quatre parties en la vraye Medecine ; sçauoir la Philosophie, Astronomie, Spagerie, & vertu. Par la premiere le vray Medecin a la parfaite connoissance de la Terre & de l'Eau, ensemble des maladies qui sont causées par eux. Par la seconde, il a intelligence de l'Air, & du Ciel ; ensemble des infirmités prouenantes d'iceux. Et au moyen de la troisiéme, il possede parfaitement la connoissance de la separation & preparation des proprietés des susdits Elemens, pour auec plus de facilité & de certitude, guerir les Maladies qui viennent de par eux. Quant à la quatriesme & derniere, qui est la vertu, c'est celle-là que le Medecin-Chirurgien Spageric doit embrasser indissolublement iusques au tombeau auec les trois susdites : mais de cecy plus amplement en ma Pharmacopée Spagerique.

En second lieu, i'ay dit qu'elle enseigne de connoître & élire les Medicamens, &c. Nous auons fait voir en nôtre Boucquet Chymique, Fleur seconde, comme l'Artiste qui veut entreprendre auec vtilité, & poursuiure auec honneur céte partie de la Medecine, la Pharmacie est obligée d'auoir l'entiere connoissance de tout ce qui vole par les Airs, de tout ce qui nage dans les Eaux, de tout ce qui vejete, les plantes, les herbes, les sus-arbrisseaux, arbriseaux, arbres, fleurs, fruicts, semences, graines, gousses, floccons, laines, sommités, testes, rameaux, branches, sçions, escorces, racines, espines, pepins, larmes, huiles, resines, gommes, sucs, eaux, baumes, zophytes, & de

leur qualité & vertu. Bref de tout ce qui sent ou vit sur la terre, des animaux en general, & en partie. De tout ce que le sommet des plus hautes montagnes éleue, de tout ce que les precipices contiennent ; & que les vallées depriment ; de tout ce qui donne couleur aux prez, & occupe les forets. Bref de tout ce que les entrailles de la mere vniuerselle enferme d'Eaux, de Metaux, de Mineraux, de sels des sucs, & des Souphres. Finalement il ne doit rien ignorer de tout ce que le large & spacieux champ de l'Vniuers contient dans son immense estenduë, pour y choisir, élire, separer & preparer, tout ce qu'il veut & peut mettte en vsage au dessein qu'il se projette. Auec céte prerogatiue sur la Pharmacie ordinaire & commune, qu'il obserue l'influence de l'Astre dominant la plante, & la sympathie de tous deux auec la partie affectée. En outre doit-il choisir auec distinction les remedes des Animaux pour les maladies animales, des vegetaux pour les vegetales, & des mineraux pour les minerales, connoissance qui ne se remarque point dans la vulgaire Pharmacie. Encore moins l'exacte preparation des remedes qu'il en tire (& c'est pour venir à l'autre point de ma definition) pour les administrer contre les maladies ausquelles ils ont antipathie : Exemple à la Maladie du Sel le remede du Sel, à celle causée du Souphre vn remede de souphre ; consequament à la maladie Mercurielle ; vn remede de Mercure, & ainsi le Medecin Artiste guerit les Maladies par leurs semblables. Il ne faut pas entendre qu'il fasse vne

nouuelle maladie, car ce ne seroitpas bien comprendre l'intention des Medecins Chymiques, d'autant que céte guerison ne se fait que par contraire disposition, & non par contraire qualité, ainsi que nous auons dit cy-deuant : Vn exemple rendra cecy familier. Supposons que le Sel fut tellement desseiché en se reuerberant, qu'il causast vne demangeaison insuportable ; pour la guerir, vn Medecin amy de la Nature n'humectera pas céte seicheresse : mais fondra & dissoudra ce qui est sec. Et comme céte seicheresse a conuenance auec l'Alum plumeux, ou au Sel Ezulat, qui sont de pareille nature, cela luy indiquera qu'il les faut prendre pour remede asseuré à ce mal. Le méme peut-on dire que l'humidité resoluë du Mercure ne s'ôte pas par la seicheresse, mais elle se guerit, si on la coagule & fait reprendre. De ce peu de paroles on peut tirer deux enseignemens tres-certains; l'vn que la guerison est aux vertus & puissances, non pas aux qualités; l'autre que toutes choses monstrent & declarent leur essence par leur propre forme & operation. Mais reuenons à nôtre definition de Pharmacie, où ie dis que céte preparation de remedes ce fait par Art Spagerique: surquoy il ne sera pas hors de propos de dire d'où est deriué ce mot Spagerie.

Or Spagerie vient du Grec Σπάω, qui signifie separer les parties de quelque corps mineral, vegetal, ou animal & de ἀγείρω, assembler ou reconjoindre icelles apres leur parfait & entier depurement. Le reste de la definition est tres-facille à conceuoir, joinct que nous en auons

traicté suffisament en nôtre Boucquet Chymique, où les ieunes consultans pourront auoir recours, s'ils en veulent sçauoir d'auantage, n'étant icy le lieu de passer outre à ces mysteres; c'est pourquoy nous viendrons à la Chirurgie.

En la Chirurgie sont contenus les remedes qui procedent des instrumens Chirurgicaux conduits methodiquement par la main de l'Artiste. C'est pourquoy le Chirurgien est dit estre celuy qui moyennant vne bonne methode (laquelle est vne voye vniuerselle commune à plusieurs choses particulieres) tâche de guerir les madies qui affligent le corps humain par operation manuelle. Non qu'il faille icy entendre que le Chirurgien doiue seulement agir de la main, comme le porte son etymologie, mais beaucoup de l'esprit, d'autant que céte partie de Medecine est considerée doublement, sçauoir, en partie speculatiue & en partie pratique. C'ét pourquoy il est necessaire au Chirurgien de sçauoir deux choses; la premiere auoir vne exacte connoissance de la Chirurgie; secondement vne prompte dexterité ou adresse pour la pouuoir mettre à execution. Celle-là consiste en quatre choses; sçauoir, qu'est-ce que Chirurgie; quel est son sujet; quelle est sa fin, & quel ordre il faut tenir pour l'apprendre. Celle-cy est aussi estendue en la connoissance de quatre choses, sçauoir, quelles sont les operations, comme elles doiuent estre faites, la methode de les bien faire, & finalement la condition requise pour les bien accomplir. Deduisons cecy brieuement pour l'accomplissement de nôtre des-

Qu'est-ce qu'vn Chirurgien.

ſein,n'en étant autrement (s'il me ſẽble) beaucoup beſoin :j car ie croy qu'il ny á ſi chetif & mal-otru Chirurgien qui ne ſçache,ou du moins doiue ſçauoir, toutes ces petites deductions.

Pour commencer: diſons donc, que la Chirurgie ſe connoiſt en trois manieres, par ſon Etymologie, par ſa definition, & par ſa diuiſion. Par ſon Etymologie, en ce qu'eſtant compoſée de deux dictions Grecques χεὶρ & ἔργον, ſignifie operation manuelle. Sa definition, par ce qu'elle eſt ſçience de guerir les maladies qui arriuent au corps humain, en tant qu'il eſt poſſible. Sa diuiſion eſt double, ſçauoir, en ſes ſignifications diuerſes & en ſes parties. En ſes ſignifications diuerſes elle eſt double, ſçauoir Chirurgie Theorique & Chirurgie practique: celle-là enſeigne, à raiſon dequoy elle eſt ditte ſcience, par ce qu'elle eſt acquiſe par demonſtration en enſeignant les principes de l'Art: celle-cy met en execution, par operation manuelle, ce que celle-là luy a enſeigné. En ſes parties elle eſt auſſi conſiderée doublement, Sçauoir, en parties generales, & en ſpeciales. Celle-là eſt double, ſçauoir celle qui s'exerce en parties molles, & celle qui s'exerce en parties dures. En ſes parties ſpeciales elle eſt diuiſée en cinq, operer és playes, és vlceres, tumeurs ou apoſtemes, fractures, diſlocations, & autres où échet operation manuelle.

Quand au ſujet de Chirurgie, c'eſt l'abregé parfait & miraculeux de l'Vniuers, l'homme, comme ſujet à la maladie, ou par l'éleuement des ſeminaires morbifiques, ou par accident

externe, sujet aussi à santé par le retour des raids viuifiants du Soleil Microcosmic & Macrocosmic Balsamique, Naturel ; où par l'industrie manuelle du Medecin Chirurgien : par ainsi il est dit son sujet, par ce qu'il exerce ses operations sur luy. Ensuitte dequoy on peut dire que cette santé est la fin de la Chirurgie, d'autant que le Chirurgien ayant ôté ce qui étoit contre Nature, & conserué ce qui estoit selon icelle, n'a plus de lieu en ses operations.

Touchant l'ordre qu'il faut tenir pour apprendre la Chirurgie, ce sera de commencer aux choses generales, pour venir aux plus particulieres : & icelle est appellée l'ordre de diuision, que l'on pourra apprendre ailleurs dans les liures en Chirurgie, venons au reste.

Nous auons dit en second lieu cy-dessus, que quatre choses estoient requises au Chirurgien pour parfaitement exercer son Art ; sçauoir quelles sont les operations, &c. C'est pourquoy l'ordre requiert que nous disions en ce lieu qu'elles sont trois ; Sinthese, Dierese, & Exerese. Il y en a qui en adjoûtent vne quatriéme, qui est adjoûter ce qui deffaut : car disent-ils separer le contenu il y a fallu vn opposite a sçauoir adjoûter ce qui defaut.

Finalement qui est comme ces operations doiuent estre faites, & leur diuision, la methode & la condition requise pour les biên faire, on aura recours aux Autheurs qui en ont écrit, pour l'apprendre, tels sont Gourmelan, de Marque, Paré, & autres, car d'en traicter icy plus auant, ce seroit hors de mon dessein qui

n'est autre que donner vne brieue methode de consulter : joint que ie commence à m'apperceuoir que ce Chapitre à vne excessiue longueur: à raison dequoy nous viendrons au reste, où nous tascherons d'étre plus brief aydant Dieu, auquel Trine en vnité soit tout honneur, & gloire. Amen.

De la Coindication.

CHAP. II.



Oindication est vne notion ou connoissance qui tirée de quelque circonstance & dependance de la chose, rend l'indication plus efficace & d'importance. Elle est de deux sortes, internes & externes. Generalement elles procedent des choses naturelles & non naturelles ; Sçauoir les internes de celles-là; & les externes de celles-cy. Les naturelles demandent toûjours leur conseruation : les non-naturelles la demandent aussi quelque fois ; mais bien souuent elles requierent d'étre corrigées, eu égard à leur mauuaise disposition. Exemple, Pierre âgé de 25. ans, d'vn Temperament sanguin, est trauaillé d'vn phlegmon en temps d'Esté : la douleur, l'intemperie chaude de la Tumeur, jointe auec la fievre, nous indiquera qu'il faut

vſer de la ſeignée, & des choſes refrigerantes, qui ſont les vrayes indications, qui dependent des choſes Naturelles. Que ſi nous conſiderons ſon aage & ſon temperament ſanguin & chaud; cela nous fera naiſtre la coindication interne; Sçauoir, qu'il faut employer ces remedes. Et ſi en troiſiéme lieu nous remarquons l'Air chaud, comme auſſi la ſaiſon de l'année, enſemble les alimens deſquels le Malade vſe, de là procedera la coindication externe. Or comme tout cecy ſe rencontre en vn ſujet chaud, & en vn temps chaud, & ſaiſon chaude, ce ne ſera pas aſſés d'euacuer le ſang & rafraichir, ſi l'on ne conſerue les eſprits, leſquels en toutes ces circonſtances de chaud ſe pourroient grandement euaporer: pour à quoy paruenir la correction de l'Air chaud & de la ſaiſon de l'Année, doit eſtre miſe ſur le Tapis. A raiſon de quoy nous auons dit cy-deſſus, que les choſes naturelles demandent toûjours leur conſeruation, & que les non-naturelles demandent bien ſouuent d'eſtre corrigées: car autrement en vain ôterions nous la fumée, ſi le Feu & le Tiſon qui la produit, n'étoit oſté. De méme ſi Antoine auoit vn vlcere bilieux, c'eſt vlcere indiqueroit des remedes froids & humides, comme principale indication. Que ſi l'aage eſt chaud & ſec, le temperament & la ſaiſon auſſi, cela coindiquera les mémes remedes Voila donc la coindication qui conſent à ce que l'indication à dit de rafraichir & humecter pour dompter la cauſe de cét vlcere. Mais il faudra que le Chirurgien ſe donne de garde d'vſer de remedes

Gal. en son 14. liu. de la methode. & Paulus en son 4. liure.

trop froids ny en trop grande quantité : car comme disent Galien & Paulus, les Medicamens trop froids engendrent les schyores par refrigeration excessiue de la matiere, & le plus souuent gangrene par l'extinction de la chaleur naturelle. Voila faire voir appertement comme ce n'est pas assés de guerir, mais qu'il le faut faire en conseruant & corrigeant. Au seul Dieu trine en vnité soit loüange & gloire. Amen.

De la contre-indication.

CHAPITRE III.

Contre-indication est vne connoissance tirée des cironstances de quelque chose contre nature, qui repugne toûjours à l'indication & coindication. Elle est double, premiere & seconde ; lesquelles procedent diuersement & des choses naturelles & de celles contre nature. La premiere, autrement appellée vraye & principalle, est celle qui dissuade tout à fait l'vsage de quelque remede : mais elle est toûjours tirée des choses contre nature. La seconde dite non vraye, aussi est elle accidentelle & casuelle, dissuade aussi l'vsage de quelque remede mais, elle est toûjours tirée des choses naturelles. Exemple, Iean de temperament chaud & sec, a vn

vlcere sordide joint auec intemperature chaude: traictant céte maladie selon son indication, il est certain qu'on augmenteroit son intemperie; & voila pour la contre-indication vraye. En second lieu, le temperament chaud & sec du malade par contre-indication accidentelle, nous deffend aussi de n'vser pas des remedes detersifs, iusques à ce qu'on aura temperé la chaleur & l'acrimonie. Faisons entendre encore cecy plus intelligiblement, s'il est possible, par vn autre exemple. Vn sexagenaire debile & emacié sera surpris d'vne pleuresie en la saison du Printemps; il n'aura pas accoustumé la seignée; boira de l'eau; n'aura jamais vsé de bons alimens en coustume & maniere de viure. Sa maladie faicte par fluxion de sang sortant de la veine axigos, entre la membrane pleura & les muscles mesopluri, nous indiquera & demandera revulsion & euacuation par phlebotomie.

La saison Printaniere de l'Année y consentira comme estant tres-propre pour la seignée, & cest de là d'où la coindication sera prise. Mais le patient est debile, emacié & sexagenaire, & cela contre-indiquera à ce que l'indication aura monstré, & la co-indication consenti. Ainsi voit on que de la chose contre nature seulement est prise l'indication; & des choses naturelles, & non naturelles, la co-indication & contre-indication.

Quelqu'vn m'objectera que i'ay dit cy-dessus la contre-indication estre tirée des choses contre nature, & neantmoins ie dy en suite qu'elle dépend des choses naturelles, qui est vne gran-

de contradiction. Tellement qu'il sembloit estre plus à propos de dire qu'il y a des contre coindications, d'autant que tout ainsi que les contre-indications resistent aux coindications nées des choses naturelles, de méme les cõtre coindications resisteront aux indications nées des choses contre nature. A cela ie respons que vainement l'on multiplie les choses, quand elles peuuent estre entenduës autrement : Estant vray que la diuision que nous faisons en premiere & seconde, monstre assés qu'il n'y a aucune contradiction en cecy. Car les premieres contre-indications viennent seulement des choses contre nature, à raison dequoy ie les appelle premieres & principales : mais les secondes, sortent des choses naturelles, & à céte cause sont dittes accidentelles.

Faisons fin, car d'entrer plus auant dans céte matiere, les Medecins en pourroient parauanture conceuoir quelque ialousie : Et quoy que que l'Hippocrate die en plusieurs lieux que le Chirurgien doit sçauoir & connoistre toutes les parties de la Medecine, neantmoins passons outre & disons, que c'est assez pour les ieunes Chirurgiens commenceans à la Consulte, de sçauoir par le discours precedent qu'on ne peut methodiquement proceder à la guerison des maladies, sans la connoissance & obseruation exacte des indications, & co-indications, & contre-indications ; lesquelles procedent tout à fait des choses naturelles, non naturelles, & contre-nature. Il est donc necessaire d'entendre quelles elles sont & quelle est leur nature &

essence. Tellement qu'à proprement parler tout ce qui a esté déja proposé, ne regarde autre chose que le sujet intentionel de la Medecine qui comprend & contient sous soy les choses si souuent repetées, naturelles, non naturelles, & contre natnre.

Or les choses naturelles sont de deux sortes, essentielles & accidẽtelles ou annexées. Ceux-là sont sept à sçauoir les Elemens, Temperamens, Humeurs, Parties, Facultez, Actions, & Esprits. Ceux-cy sont cinq, sçauoir l'Aage, le Sexe, la maniere de viure, l'Habitude, & la Couleur. La connoissance desquelles est tres-necessaire pour accomplir la guerison des maladies: car la diuersité de l'aage change bien souuent l'vsage des remedes: par ainsi on ne seigne point les hommes fort vieux, ny les enfans de deux ans. Le Sexe est aussi fort considerable, d'autant que les femmes coustumierement sont moins robustes que les hommes; & ainsi des autres.

Les choses non naturelles sont aussi de deux sortes, essentielles & accidentelles. Ceux-là sont six, l'Air, le Boire, le Manger, Dormir, Veiller, Mouuement, & Repos, l'Inanition & Repletion, & les passions de l'Ame. Ceux-cy sont aussi six, la Constitution du Temps, la Region des vents, l'Habitation, la Coustume, & l'Acte Venerien. Ceux-cy sont grandement considerables: car ils nous obligent le plus souuent à diuersifier les remedes, notament la Coustume, l'authorité de laquelle nous fait quitter les raisons de la Medecine: elle donne

vne reigle à nôtre vie telle qui luy plaist, & diuersifie nôtre nature, comme bon luy semble. Le Coït est aussi grandement à considerer, car étant moderement pris degourdit le corps, & esgaye les esprits; que s'il est immoderé dissipe & absorbe les facultez de l'Ame, amollit & affadit le courage, & enerue toutes les facultés du corps.

Il seroit encore necessaire de s'arrester au temps & le diuiser si faire ce peut; ie dis si faire ce peut; Car quelle diuision donnerons nous au temps? Que s'il en faut croire S. Augustin on ne peut pas dire le temps present, le passé, ny le temps aduenir. Et ensuite que les mouuemens du Soleil, & de la Lune, & des Estoilles sont les temps mémes, & non pas les ans, les mois, ny les iours. Ie dis cecy à dessein pour faire voir que la diuision que quelques-vns ont apportée des temps aux quatres saisons de l'Année n'est pas de bonne mise, simplement entẽduë, comme ils la proposent. Estant vray qu'il faut connoistre tres-exactement le mouuement des Astres pour sçauoir le changement des temps, le temperament des Regions, comme aussi des vents, & presque de tout le reste. Mais comme cecy requiert vne grande discussion, ce lieu ne le pouuant permettre, ie l'ay reserué pour ma Physique Chirurgicale laquelle ie diuise en trois parties; Physiologie, Igenie, & Patologie, ou les ieunes Chirurgiens auront dequoy s'exercer, & cultiuer à franches coudées le champ de leur esprit.

S. Augustin Chap. 20. du li. 11 de ses confes. Et au Chap. 23.

Les choses contre nature sont trois, la cause

de maladie, la maladie méme, & les Symptômes ou accidens qui suiuent la maladie. Nous parlerons de toutes ces choses tres-exactement au liure cy-dessus promis, Dieu aydant, & ce suiuant le sentiment de l'Ecole ordinaire de Medecine, pour euiter la morsure enuenimée des malins qui nous décrient à tout coup par vn nom de Paracelsiste comme si Paracelse auoit innoué quelque chose en la vraye Medecine; mais tout au contraire: car ayant parfairement entendu l'Hypocrate il a vrayement suiuy son intention. Ce que i'ay fait voir & toucher au doigt en mon Hydre morbifique; auec tant de lumiere, si ie ne me trompe, que ie crois auoir osté toute sorte d'occasion aux esprits incidentaires d'arguer de faux céte verité. Et comme par mon laborieux estude & penible excercice i'ay connu cét incomparable esprit auoir mieux atteint le but, & denoüé auec plus de facilité le nœud gordien de la veritable Medecine, ie m'estois proposé en toutes mes œuures de faire voir l'Analogique conuenance d'iceluy auec l'Hipocrate. Mais comme les Estomachs cacochymes changent les meilleures viandes en mauuaise nourriture, de méme il est arriué que ce loüable zele, a bien esté receu de tous, mais non pas auec pareille vtilité: car l'Eloge qu'on m'en a donné en reconnoissance de mon labeur ç'a esté celuy de Paracelsiste: Or quoy que ie ne meprise pas céte quaité (m'étant graces à Dieu plus honnorable qu'ils ne pensent) i'ay voulu faire ce traicté, & feray le dessus promis dans le langage & notion de l'E-

cole y adjoûtant pourtant beaucoup des choses rares & considerables qui n'auoient iamais esté écrites deuant nous) pour leur faire voir que i'ay acquis la Medecine rationelle iusques à vn tel poinct que i'en puis écrire lors que bon me semblera. Et veritablement ils deuoient déja bien auoir apris que ie ne l'ignorois pas : car comment eusse-ie peu concilier l'Hippocrate auec le Paracelse, si ie n'eusse bien entendu sa Doctrine. Ce qui me fait dire que ces gens-là sont du naturel du Hibou, lequel a moins l'vsage de sa veuë, que plus il y à de lumiere qui l'enuironne. Cecy soit dit sans blesser la Charité de Iesus en mon prochain : au contraire ie proteste que c'est celle-là seule qui me fait mépriser toutes leurs calomnies. Que si la recompense de mes labeurs m'est deniée ça bas en cét habitacle des morts, i'espere qu'elle me sera reseruée là haut dans celuy des viuans auec l'ineffable Trinité. A laquelle Pere, Fils, & S. Esprit, soit tout honneur, gloire & loüange. Amen.

Fin de la troisiéme partie.



ADDITION A CET OEVVRE de la Methode de Consulter.

Comme i'acheuois de mettre au net les dernieres lignes de la methode de consulter pour les malades, voicy qu'on me vint aduertir qu'vn Gentilhomme me demandoit; lequel ayant fait introduire dans ma Chambre il me pria d'aller visiter vn sien fils grieuement malade. Or ainsi que ie me preparois pour aller auec luy, il prit le cayer que i'auois laissé sur la Table, & y ayant leu quelques lignes; c'est icy quelque traicté de Medecine (me dit-il) que vous voulez faire imprimer? ouy, répondis-je, Monsieur, cest vne Methode de Consulter pour la guerison des maladies: i'en suis extremement aise, repartit-il, car cest pour consulter que ie vous suis venu querir : Mais auant partir ie vous prie me faire la faueur de me prester tout vostre liure afin que i'aye le bon-heur de le lire. Ce que ie luy accorday tres-volontiers, tenant à grand honneur qu'vn homme de sa qualité en daignast prendre la peine. Arriuez que nous fusmes en sa Maison ie rencontray quatre Medecins lesquels me dirent en méme temps approchez vous Mon-

sieur de Campy, & vous verrez icy de la besogné bien difficile : Or disoient-ils cela pour m'estonner, ne m'ayant pas à ce qu'ils ont dit du depuis à ce Gentilhomme lequel me le redit, en si bonne estime que du depuis ma consulte ils ont eüe de moy ; comme si la capacité d'vn Medecin - Chirurgien, qui a pratiqué heureusement l'espace de trente ans ou enuiron, dependoit d'vne seule petite rencontre pareille à celle là. Mais la cause de cela est le serment qu'ils ont fait de ne consulter iamais qu'auec ceux de leur corps : estant vray qu'ils n'ayment gueres ceux qui n'en sont pas ; mais sur tous, hayssent-ils, ceux qui sont Spageriques. Aussi me prierent-ils si i'auois quelque chose à dire que ce fut Galeniquement, & non Paracelsiquement, y apportant, dirent-ils, l'ordre que nous auons déja remarqué en nostre Hydre morbifique ; sur quoy ie les rendis tres-contens, du moins à ce qu'ils m'ont du depuis témoigné.

M'estant donc approché ie treuuay dans vn lict vn ieune homme de l'aage de vingt-cinq ans ou enuiron, la face rouge auec chaleur, mediocre tension, & tumefaction assés legere : ie l'interogay depuis quand ce mal luy étoit suruenu ; il me repond qu'il y auoit deux iours ; qu'apres vn long exercice, en ces grandes chaleurs qu'il auoit faictes, il fut surpris tout à coup d'vne demangeaison & douleur poignante à la face, auec fievre frissonante ; surquoy il croyoit que Monsieur son Pere nous eut assemblez pour auoir nostre aduis & conseil pour la connoissance & guerison de sa maladie ; ce que luy nous con-

iuroit auſſi de faire & au plûtôt: c'eſt à quoy luy reſpondis-je nous allons tout maintenant trauailler. Nous eſtans donc vn peu eſloignez du lict du malade & aſſis, ils me demanderent ce qu'il me ſembloit de ceſte Maladie ? ſurquoy m'eſtant vn peu recueilly, ie reſpondis ainſi, commençant ma conſulte.

Conſulte ſur vn Eryſipelle vray.

MESSIEVRS, la maladie qui nous eſt icy preſentée me ſemble eſtre vn Eryſipele vray, les ſignes en ſont certains, manifeſtes & apparents : car la demengaiſon, douleur poignante de la partie, la chaleur, rougeur, mediocre tenſion, tumefaction aſſés legere, la fievre auec friſſon du commencement (que nous pouuons appeller fievre tierce) me la font iuger eſtre telle. Suiuant leſquels ſignes la cauſe ne peut eſtre autre que l'ebulition d'vn ſang ſubtil & bilieux amené à ce point par l'exercice immoderé qu'il auroit fait en ces grandes chaleurs. Ioinct qu'elle eſt au viſage, où le plus ſouuent les vrays Eryſipelles ont accouſtumé de paroiſtre, tant à cauſe de la legereté & ſubtilité de l'humeur que de la diſpoſition du cuir à le receuoir à cauſe de ſa rareté.

Signes d'vn Eryſipelle vray.

Cauſes.

Lieu où vient le vray Eryſipele.

Ceſt pourquoy nous la pouuons definir vne tumeur contre n. ture faite au cuir, engendrée

Definition d'Eryſipelle

d'vn sang bilieux, tenu, subtil & boüillant.

Interruptiō de la Consulte. La dessus le plus ieune d'entr'eux m'interrompant (outre l'ordre & la coustume, car ceux qui sçauent le mestier, ne commettēt pas de telles incongruités) me demanda de quelle sorte de bile; i'entendois que ceste maladie fut faicte? A quoy ie répondis (quoy que sa demande ne fut pas de saison, la pouuant reseruer iusques à la fin de ma Consulte s'il eust voulu) que c'estoit de la bile alimenteuse; car i'ay apris il y a plus de trente ans qu'il y en a de trois sortes; mais pour aller d'ordre definissons la bile, & puis nous la diuiserons.

Definition de la Bile. Or la bile dite communement colere, est vn humeur igné, chaud & sec de sa temperature, engendré de la plus tenuë & chaude partie du Chylle, de laquelle est trop differences.

Differences de la Bile. La premiere est ditte alimenteuse, aussi est elle faicte de la plus subtile partie du sang.

La seconde est excrementeuse, laquelle est flaue ou palle, vtile neantmoins à la nature.

Et la troisiéme est ditte contre nature, de laquelle sont plusieurs especes, Sçauoir est, viteline, porracée, ærugineuse, &c.

Or de toutes ces Biles ie ne reconnois point pour cause de la maladie presente que l'alimenteuse. La raison est tirée de la subtilité du sang, lequel sortant des petites veines capillaires ne pouuant pour sa tenuité s'arrester à la chair se transporte au cuir, lequel à cause de sa densité le retient & empesche son exaltation. Que s'il n'estoit faict de ce sang subtil & bilieux, il seroit phlegmoneux; or ne peut-il estre dit tel d'au-

tant qu'il n'occupe pas la chair, ains le cuir ſeulement. Encore moins peut-il eſtre dit edemateux veu qu'en appliquant le doigt deſſus l'humeur s'enfuit ſubitement, & puis retourne incontinent. Finalement il ne peut eſtre dit ſchyrreux, à raiſon de ſa mediocre tenſion, & qu'il n'eſt accompagné de dureté ny renitence.

Et pour faire voir plus palpablement qu'elle eſt faite de céte bile alimenteuſe produicte de de la plus ſubtile partie du ſang, c'eſt que ſon aage auquel le ſang eſt plus boüillonnant qu'en autre s'y accorde, ioinct la correſpondance d'iceluy au Printemps où nous ſommes ; adioutés-y ſi vous voulez le long exercice pendant les grandes chaleurs qu'il a faictes, lequel a grandement eſchauffé ce ſang ſubtil & bilieux, & vous tirerez ayſement de la que la cauſe de céte maladie ne peut eſtre autre que la bile Alimenteuſe.

Faut notter que cette conſulte ſe fit au Printemps de l'an 1636. lequel fut extremement chaud

Voyant les autres le regarder & qu'il ſe taiſoit baiſſant la teſte, i'eſtimay qu'il eſtoit ſatisfait (quoy que ie luy euſſe bien donné de la matiere pour me tenir d'auantage) c'eſt pourquoy ie continuay ma Conſulte en céte façon.

Suitte de la Conſulte.

Vous auez ouy Meſſieurs la definition, les cauſes, & les ſignes de la maladie ſur laquelle nous conſultons ; & des diſcours ſus-alleguez vous en auez pû comprendre les differences; nottament comme elle differe du non vray Eryſipelle, par ce que celuy-cy eſt toûjours accompagné de tumeur & d'vlcere, differentes pourtant ſelon la diuerſité des humeurs qui ſont mélés auec la bile, occupant la chair & le cuir :

ce qui ne se rencontre pas en ceste-cy, car elle n'occupe simplement que le cuir, à raison de quoy ie la dis estre vn Erysipelle vray, causé d'vn Sang bilieux, tenu subtil, & boüillant: reste à venir au pronostic.

Pronostic de l'Erysipelle au visage. A la verité, Messieurs, vous auez eu raison de dire que c'estoit icy vne besogne bien difficille; car ceste Maladie est dangereuse, à raison qu'occupant le visage, il est à craindre qu'elle ne cause inflãmation aux membranes de l'œil, & icelle se communiquant aux parties internes d'iceluy ne deséiche téllement le nerf optique, que par ce moyen le sens de la veuë n'en soit depraué ou diminué. Dauantage elle peut causer l'Optalime & ægilops; la cause de l'vne & de l'autre s'accordant à celle de l'Erysipelle, comme estant vn sang bilieux, subtil & tenu, Secondement il est dangereux qu'elle ne se communique aux membranes de l'os, mémes à celles du cerueau; laquelle pourroit causer phrenesie, & autres accidents tres-mauuais & dangereux: car selon Hipocrates, *Erysipellas foris intro malum: contra ab interioribus ad exteriora verti bonum.* Tiercement si l'humeur se pourrit il s'aigrit & se rend tres-difficile; ce qu'à fort bien remarqué le méme Hipocrate en ses Aphorismes quand il dit *Ab Erysipellate, putredo aut suppuratio malum.* Toutefois, outre toutes les choses susdites, la bonne temperature du malade nous asseure que ceste maladie ne sera si mauuaise ny si difficille à guerir comme s'il estoit plus ieune ou plus vieux: par ce qu'en l'aage où il est la cause de la maladie approche

Hyppo. Apho. 25. li. 6.

Hippo. Apho. 20. lib. 7.

plus de ſon temperament. On pourra alleguer la ſaiſon qui eſt chaude ; mais on la pourra temperer & refroidir ſelon l'exigence du cas : voila pour le pronoſtic, Reſte les moyens de venir à la parfaicte guериſon d'icelle.

Pour donc venir à vne aſſeurée gueriſon de ceſte maladie il faut faire en ſorte qu'elle ſe termine par reſolution ou inſenſible tranſpiration, & non par ſuppuration.

Or pour continuer noſtre ordre methodique ie reduiray ceſte curatiõ en deux chefs;à ſçauoir en regime vniuerſel, & en regime particulier. En l'vniuerſel ie comprens l'adminiſtration des choſes non naturelles & premierement l'Air doit eſtre refroidy à cauſe de la chaleur & ſubtilité de l'humeur, qui ne ſe peut reſoudre qu'on ne luy ayt appaiſé ſa fureur L'habitatiõ ſera auſſi refroidie, ſelon Guidon de Gauliac,en y ſemant fueilles de ſaule , vignes ,ioncs , roſes , & violettes, Que le malade delaiſſe auſſi l'vſage de toutes choſes chaudes, vnctueuſes , graſſes, douces, & picquantes. Le regime de viure doit auſſi eſtre plus rafraichiſſant ſoit au boire ou au manger ; il vſera des viandes qui engroſſiſſent & épaiſſiſſent le ſang, tels ſont le Ris, l'Orge mondé, les extremitez de Veau, de Mouton, & choſes ſemblables. Le boüilly preferable au roty, le dormir luy eſt plus propre que le veiller : le repos & tranquilité d'eſprit fort neceſſaire.

Curation.

Regime vniuerſel.

Guid. Cha. 3. Traict. 2. Doct. 1. fueil. 116.

Quant à la purgation & ſaignée ie ne ſerois pas d'auis de nous en ſeruir en la curation de cete maladie, d'autant que comme dit Auicenne,

Auicen. par l'euacuation du sang la bile est renduë plus *Doct.* 4. subtile & furieuse, par ce que *sanguis est frenum Can.* 1. *bilis.* Tellement qu'il se faudroit abstenir de ces remedes de peur d'échauffer d'auantage & augmenter l'Erysipelle par l'euacuation du sang. Touchant la purgation elle est encore moins considerable : car les medicamens qui purgent la cholere échauffent & desseichent ; joinct que par la seignée & purgation nous r'appellons l'humeur bilieux au dedans vers les parties nobles, lequel est tres-dangereux selon l'Hippo- *Hyppo. A-* crate en l'Aphorisme cy-dessus cité : ce que Ga- *25. lib. 6.* lien en suiuant son diuin Maistre deffend aussi. *Gal. metho.* Toutefois si vostre aduis ne s'accordoit pas au *14.* mien, & que vostre conclusion tendit à la seignée & à la purgation, en cela ie ne me montreray pas partialiste, & ne derogeray pas au resultat d'vne si celebre assemblée, à condition

La seignée en l'Erysipelle vray ne doit étre copieusemẽt euacuatiue, ains seulement euentatiue.

toutefois que la seignée ne soit pas euacuatiue, mais seulement euentatiue, suiuant le Conseil du docte Falçon, à celle fin de diminuer l'inflamation, faisant l'ouuerture de la veine fort petite afin de n'euacuer que le plus subtil ; & cela tout maintenant auant que la fluxion soit du tout faicte, à raison de la cause antecedente.

Pour la purgation on se pourroit seruir des Cholagoges, mais crainte de l'accident susdit, mon aduis seroit de bien preparer auparauant

Aposeme preparatiue de l'humeur bilieux.

l'humeur cholerique par vne Aposeme composée de racines de gramen, d'asperge, & chicorée ; fueilles d'endiue, d'escariole, agrimoine, politrich adianthos, semence de concombre, melons, & citroüille ; de tous lesquelles on fera

Apoſeme, la clarifiant auec bon ſucere de Made-re; De ceſte Apoſeme il vſera deux fois le iour. Il vſera auſſi du ſirop violat, des capillaires, de limons & aceteux; bref de tout ce qui pourra contemperer & rafraichir l'acrimonie de l'humeur bilieux. Enſuite dequoy on pourra purger cét humeur auec la rubarbe infuſée en eau de chicorée, catholicon & ſyrop de roſes pales; de cela on fera vne potion qu'il prendra au matin l'Eſtomach à ieun. Le lendemain de ſa Purgation on luy donnera vn cliſtere fait de petit laict, moüelle de caſſe, ſuccre rouge, iaune d'œuf, huile de lys, beurre recent, &c.

Touchant le regime particulier il conſiſte en l'euacuation de la matiere cōiointe. Or le principal point duquel eſt que tout maintenant il faut cōmencer à rafraichir & humecter l'humeur pour dompter; mais il ſe faut bien prendre garde d'vſer des remedes trop froids, car comme dit Galien, & Paulus, les Medicamens trop froids engendrent les ſchyrres par refrigeration exceſſiue de la matiere: Il eſt certain qu'ils cauſent encore la gangrene par l'extinction de la chaleur naturelle, Mais puis que à cauſe de ſa trop grande ſubtilité il court & ſe diſperſe çà & là, allant en vne partie puis apres en vne autre, il faut tâcher de l'épaiſſir en telle façon qu'il ne bouge d'vn méme lieu. Or les medicamens propres à cét effet, ſont l'oxicratum, le jus de plantain, de morelle, & de iobarbe: l'huile roſat auec vn blanc d'œuf battus enſemble ſont vn fort bō rafraichiſſement. On pourra encore ſe ſeruir du populeon, du cerat de Galeu recentement fait,

Regime particulier.

Gal. meth. lib. 14.

Paul. lib. 4.

& du nutritum, car ils y sont tres-singuliers. Que si l'Erysipelle par hasard vient à s'exulcerer il faudra en rafraichissant vn peu plus deterger: mais il faut faire en sorte que ce soit sans aucune mordication, de crainte d'exciter plus grand mal. Tel remede sera composé de litarge d'Or, & d'Argent, Ceruse, & Thutie, Tout cela nourri en vn mortier auec suc de solanum, de plantin, huile rosat & violat, iusques à consistence d'vnguent. Et si apres auoir vsé de tous ces remedes il demeure quelque petite tumeur il le faudra resoudre auec le diapalme dissout en vin, & huile de camomille, en forme de liniment. Or si sur la fin l'humeur se vouloit pourrir, ce qui se connoistra si la partie deuient liuide & noirastre, il faudra faire de petites & legeres scarifications afin d'euacuer la matiere qui est en la superficie seulemement : apres l'on lauera la partie auec vn peu d'eau marine, & incontinant on y appliquera dessus vn cataplasme fait de farine d'orge, de febues, d'orobe, poudre de roses, camomille, huile rosat & d'amendes douces, du miel commun, faisant du tout vn cataplasme. Que si l'Erysipelle tourne à vlcere il faudra suiure la methode qu'on a accoustumé de tenir à la guerison des vlceres. I'ay dit.

Comme i'eu acheué de parler, il m'étoit aduis, voyant la gayeté de leurs faces, que ie les auois contentés, & en effect ayant parlé chacun selon leur rang (ou le Grec & le Latin furent rependus auec profusion) il n'y eust que le ieune qui contesta sur ce que i'auois dit qu'il ne faloit pas saigner copieusement, (tant il est

Nottez que la meilleure opinion appuÿée de

eſt vray qu'il y en a d'accouſtumez à euacuer le plus ſouuent ſans beſoin ce threſor de la vie) & ſur ce que i'auois aduancé la rubarbe en infuſion. Mais les plus anciens ayant bien peſé mes raiſons furent d'aduis que ie reduiſis l'ordonnance, voire & que ie luy fis la ſeignée à ma façon.

la verité & de bonnes raiſons eſt preferable au plus grand nombre opinant au contraire.

Ainſi que ie me metois en deuoir d'effectuer leur reſultat, voicy le plus ancien d'enrre-eux qui prit les cayers de mon liure des mains de ce Gentil-homme à qui ie les auois baillez, & liſant le tiltre & y voyant mon nom, il me dit, quoy Monſieur de Campy, voulez vous rendre les Chirurgiens ſçauans à la conſulte. Monſieur, reſpondis-je, ce n'eſt pas pour les ſçauants, qui ſont des-ja conſommez en leur profeſſion: mais c'eſt ſeulement pour les commenceans. Y traictés vous, dit-il, des choſes non naturelles, nenny reſpartiſ-je, car pluſieurs en ont ayant traicté que pourroy-je dire ſur ce ſujet qui n'ait eſté dit? A cela tous enſemble me coniurerent de n'apporter point d'excuſe à la priere qu'ils m'en faiſoient. Que ſert-il d'en mentir ie ne receus pas vn petit contentement que de ſi doctes perſonnages & ſi celebres, m'atiraſſent par leurs paroles d'amitié à la pente où i'auois aſſez d'inclination: auſſi n'eurent ils pas beaucoup de peine d'obtenir de moy ce qu'ils en deſiroiẽt. Ils ſe ſepererẽt auec chacun vne piſtolle à la main, & ie demeuray à la priere du pere du malade pour le ſoulagement de ſon fils, que ie traictay moy ſeul & Dieu le gueriſt. Gueriſon qui fut plus heureuſe que ie ne m'eſtois promis

à la consulte ; mais en ces affaires il ne faut rien delaisser au logis. Me donnant le contentement merité, il me reïtera encore la supplication que Messieurs les Medecins m'auoit faicte touchant le traicté des choses non naturelles; car disoit, il, ils m'ont dit que vous auez tres-bien touché ce point en la cõsulte que vous fites pour mon fils. Honteux que tant d'honnestes gens me donnassent des loüanges que ie ne merite pas, ie luy promis que i'effectuerois leur commandement. C'est pourquoy ie me suis mis en deuoir, cher Lecteur, tant pour leur complaire que pour ton vtilité, si tu y en sçais treuuer, de joindre à ce traicté, celuy des choses non naturelles, que j'auois gardé pour ma Physique Chirurgicale. Mais d'autant qu'vn bien est toûjours bien en quelque temps qu'on le communique, ioüys en & rends en graces à Dieu.

TRACTE' DE L'IGENIE, *ou des choses non naturelles.*

ESTANT tres-mal aisé, difficile, voire i'oserois dire impossible de venir à la parfaite guerison de quelque maladie que ce soit; si l'on n'a la parfaite connoissance de six choses non naturelles, sçauoir l'Air, le Boire & le Manger, le Dormir & Veiller, le mouuement & repos, l'inanition & repletion, & les passions de l'ame. A quoy on peut adjoûter les annexes, qui sont le Temps, la Region, les Vents, la Coustume, l'habitation, & le Coït: car selon iceux on diuersifie le plus souuent les remedes. Estant donc impossible, dis-je, il m'a semblé tres à propos de les joindre à céte methode de Consulter; tant pour satisfaire au desir de ces Messieurs qui cy-dessus m'en auoient instament supplié, que pour accomplir le dessein que i'auois de perfe-ctioner en quelque façon le jeune Chirurgien aprentif à la Consulte. Pour commencer donc disons de l'Air.

De l'Air.


'Air est vn Element chaud & humide, lequel enuironnant toutes les choses qui sont au mõde sublunaire icelles reçoiuent leur vie d'iceluy, & notament l'homme lequel ne pourroit viure vn seul moment sans son vsage. Car il est constant parmy tous les Medecins qu'il est la nourriture & reparation des esprits (aussi est-il le porteur de l'esprit vniuersel) la matiere de la respiration, & de l'expulsion des excremens. Tellement que ne nous pouuuans passer de luy, nous admetons en nous ses qualitez sanifiantes ou morbifiantes. Or il doit estre consideré en sa substãce & en ses qualitez premieres ou secõdes les qualitez premieres sont moderées ou immoderées ; les moderées conseruent & entretiennent le corps humain notament celles qui correspondent aux temperatures, comme celuy qui sera chaud & humide. Les qualitez immoderées, comme la trop grande chaleur conioincte auec la trop grande humidité, par ce qu'en ceste façon il a les principes de putrefaction. Les qualitez secondes sont considérées en luy lors qu'il est trop gros, épais & dense, nullement agité des vents, & au contraire quand il est subtil, éleué, où les vents, notament de

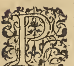
Septemtrion

Septemtrion donnent. Quant à la substance de l'Air, bien que de soy proprement, comme des autres Elemens, elle soit incorruptible, si est-ce neantmoins que par la permixtion des choses externes, elle se peut corrompre, non en la Superieure & moyenne Region, mais en l'inferieure & celle qui approche plus de la terre. Or ce qui le peut corrompre sont les vapeurs & exhalations putrides, de quelque part & de quelque lieu, ou corps qu'elles soient éleuées. Secondement, par la mauuaise influance des Astres : à quoy l'on peut adjoûter les Cometes, Lances à feu, Estoilles courantes & semblables.

Touchant cecy qu'on voye ma promenade de l'vniuers.

Or si l'Air n'est pur de sa nature, on le peut rendre tel par Art : Exemple, en vne maladie chaude & seche, comme en la fievre, on doit prescrire vn air froid & humide, lequel sera rendu tel en arrousant la chambre ou d'Eau fresche seule ou meslée auec du vinaigre ; en outre auec fleurs de violletes, roses, nenuphar, &c. La glace y est tres-excellente. Que si la maladie est froide & humide, on rendra l'Air chaud & sec, en bien tapissant & calfeutrant la chambre, faisant des parfums auec du Rosmarin, lauande, canelle, & semblables : i'en dirois icy dauantage : mais tous les Autheurs en sont pleins ; venons donc aux alimens.

Du Manger.



Vis que les choses non-naturelles seruent à reparer la substance qui se dissipe iournellement, & que par le moyen de l'Air, duquel nous venons de parler, la substance Spirituelle est reparée, il faut maintenant dire quelque chose de la reparation de l'humorale & de la solide; à quoy aydent les alimẽs solides & liquides, la necessité desquels est si grande, que sans iceux l'Animal ne peut pas longuement viure. C'est pourquoy les Chirurgiens Consultans doiuent auoir vn extreme soin, & grande solicitude en l'administration d'iceux. Et quoy que tous deux soient grandement necessaires en la coction, si est-ce que i'ay treuué à propos de les traicter separement, afin qu'ils en ayent vne connoissance plus certaine : Disons donc premierement de l'aliment solide.

Qu'est-ce qu'alimẽt.

Gal. l. 1. Ch. 1. des alim.

Arist. li. 5. Ch. 4. de l'Hist. des anim.

Aliment est definy par Galien, & par Aristote, vn corps sortant de la mixtion des quatre Elemens, lequel peut nourrir, conseruer & augmenter nostre substance.

Diuisions d'aliment.

Or l'aliment est diuisé en simple & medicamenteux, le simple est celuy qui agit par sa seule substance, & est diuisé en aliment proche & aliment eloigné : l'aliment proche est celuy qui est sur le point de se conuertir en nostre

ſubſtance, & qui eſt preſque adherent à la partie. Aliment éloigné, eſt tout ce qui ſe peut conuertir, par coction ou alteration, en aliment proche.

Aliment medicamenteux, eſt celuy lequel outre la ſubſtance communiquée aux parties de noſtre corps, pour leur nutrition, les qualités qui ſont en luy, de chaleur, froideur, humidité ou ſiccité, ne laiſſent pas de ſe communiquer auſſi à icelles pour leur gueriſon : Exemple, la laictuë, chicorée, pourpier, & ſemblables : C'eſt pourquoy on doit conſiderer exactement leur matiere.

La matiere des Alimens eſt priſe de 4. choſes 1. Ce qui ſort de la terre. 2. Des Animaux. 3. Des parties d'iceux. 4. De ce qui ſort d'eux. *Matiere des Alimens, d'où tirée.*

Ce qui ſort de la terre eſt, ou plante, grain, ou bled ; comme le froment, orge, ſegle, pois, febues, & ſemblables.

Les plantes ſont, ou domeſtiques, ou ſilueſtres : Or l'Aliment eſt pris ou de toute la plante ou d'vne partie d'icelle ; Sçauoir de la racine, ou de l'eſcorce, de la fueille, du fruict, ou de la fleur ; ou bien de la ſemence. *Notés que s'entés auſſi parler des Arbres & Arbriſſeaux.*

Les Animaux ſont ou Volatils, Terreſtres, ou Aquatiques, Domeſtiques, ou Sauuages. D'iceux il y a des parties plus neceſſaires que les autres. Ce qui ſort d'eux, comme le laict, ſeroſité d'iceluy, ſueur, &c.

Or de tous les Alimens on conſidere leur bonté ou leur malice. Les bons ſont ceux qui ne ſont ny trop peſans ny trop legers, ſubtils ny Terreſtres, ny acres ny ſalés : mais retenant *Ce qu'on conſidere aux Alimens.*

vne mediocrité tant en leur substance, comme en leurs qualitez, desquels la coction est tost faicte, & d'où resultent fort peu d'excremens.

Conditions du pain pour estre bon.

Le pain de froment ou Thoselle, bien elabouré, salé, fermenté & cuit, doit estre receu. La chair de mouton & de cheureau; les faisans, perdris, aloüetes, griues, & semblables. Les poissons d'eau douce courante, comme la tanche, l'alouse, la truicte, la loche, & la perche, &c. De la salée, la sole, l'esturgeon, la dorade, le turbot, la barbuë, & la limande, &c. Quant aux parties des animaux, ie les laisse au goust, appetit, & coustume du malade: Quoy que ie desirerois qu'ils fussent tendres & ieunes, plûtôt masles (chatrés pourtant) que femelles, &c. Finalement de ce qui part d'eux comme les œufs frais, &c.

Les Alimens mauuais sont ceux qui ont quelque excez en leurs qualités, & lesquels sont Autheurs de la Cacochymie, mere nourrice des maladies. Resteroit icy à dire de leur qualité, quantité, coustume, & temps d'en vser: mais nous laissons cela au iugement du bon Medecin, joinct que tous les Autheurs en ont parlé bien amplement: venons aux liquides.

Du Boire.



OMME Nature repare la ſubſtance ſolide par le moyen des Alimens qui ſont ſouhaités par la faim, qu'on definit vn appetit du chaud & ſec; de méme pour reparer la ſubſtance humorale, elle a fait vn appetit du froid & de l'humidité, qui eſt appellé ſoif. Or la neceſſité du boire eſt triple; 1. Pour humecter. 2. Pour ayder à la digeſtion. 3. Pour ſeruir de vehicule au ſang.

Qu'eſt-ce que faim.

Qu'eſt-ce que ſoif.

Il y a trois ſortes principales de boiſſon; Sçauoir, l'Eau, le Vin, & la Ceruoiſe, ſous laquelle l'on comprend la Biere, le Cidre, le Poyré, & ſemblables. L'Eau eſt differente en cinq façons; car il y a l'Eau de fontaine, de pluye, de riuiere, de puits, lacs, & eſtangs, de toutes leſquelles celle de fontaine eſt meilleure.

Voyez ce que i'ay dit des eaux en mon Hydre morbifique.

Or l'Eau pour eſtre bonne, doit auoir quatre conditions. 1. qu'elle ſoit inſipide. 2. Claire, nette, & reluiſante. 3. Quelle ſoit de bonne odeur; la quatriéme eſt la remiſſion des qualitez, qui eſt quand elle ſe refroidit promptement, & quand elle s'échaufe bien toſt.

Le Vin doit auoir les qualitez ſuiuantes, ſçauoir qu'il ſoit rouge, clair & rutilant, non jaune, ny blanc, encore moins noir: qu'il ſoit de ſaueur liquoreuſe, non douce ny amere;

Qu'il soit d'aage mediocre, non trop nouueau, ny trop vieux : & d'vne odeur réjoüissant les esprits.

Quand à la Ceruoise, & tout ce qui se range sous elle, ie ne donne point d'aduis d'en vser, d'autant que ces boissons sont trop flatueuses.

Touchant la quantité, on n'en doit pas prendre en façon qu'il nage dans l'estomach, ou qu'on vienne à en perdre la raison. Dauantage (& soit dit pour la qualité) les temperamens chauds doiuent vser du Vin bien temperé auec de l'eau; au contraire les froids. La méme chose doit on obseruer selon les regions. De plus on ne doit point boire à ieûn, ny entre les deux repas, encore moins s'alant coucher, ny apres vn long exercice, par ce que cela engendre des grandes cruditez, & c'est pour le temps: à quoy on doit adjouter que cela fait descendre le chile imparfait. La coustume, la delectation, la constitution de l'année, & l'age font quelque variation en l'vsage du boire : Ainsi aux enfans le vin est nuisible, notament s'il en vsent immoderement, d'autant qu'il hebete l'entendement, & aux vieillards il est fort vtile, par ce qu'augmentant leur chaleur il ayde à la digestion.

Du sommeil & de la veille.

EXaminons brieuement au someil sa definition, ses differences, causes, commodités, & incomoditez, temps, forme, lieu, & les songes qui arriuent en dormant.

Galien definit le someil vn repos & intermission de la faculté animale ; par ce que pendant le someil la naturelle & vitale s'exercent ; ainsi la coction, respiration, & pulsation se font pendant le someil. *Gal. liu. des caus. des sympt.*

Les differences du sommeil sont prises des causes d'iceluy ; & comme les causes sont ou naturelles, ou non naturelles, ainsi le sõmeil est naturel ou non naturel. Les causes de celuy là sont deux, materielle & efficiente, celle-là est vne vapeur benigne, alitheuse, & vne humidité aërée, laquelle resultant des Alimens monte au cerueau, ou par la froideur d'iceluy estant condensée, elle bouche & obstruë les conduits des sens, & ainsi introduit le sommeil. En ceste vapeur, qui est cause du sommeil, nous considerons trois choses, la quantité, la qualité, & la consistance. Si la quantité est grande, comme elle est aux enfants, le sommeil sera grand, si petite, comme aux vieillards, il sera brief. Si elle est trop chaude on ne peut dormir, Exemple des frenetiques, si elle est par trop froide &

humide le ſommeil eſt profond, comme aux letargiques, carotiques, & apoplectiques. Le méme ſe rencontre ſi elle eſt trop craſſe, ou trop ſubtile. La cauſe efficiente du ſommeil eſt la retraction de la chaleur naturelle aux parties internes.

Outre ces deux cauſes, faut encore remarquer quatre choſes neceſſaires au ſommeil naturel; la 1. la neceſſité de dormir pour reparer la diſſipation ordinaire des eſprits animaux. La 2. la naturelle diſpoſition & temperature du cerueau. 3. La tranquilité de l'eſprit. La 4. eſt la vapeur benignement douce & ſuaue.

Les cauſes du ſomeil non-naturel ſont deux, materielle & efficiente: Celle-là, eſt la trop grande ou trop petite quantité de la vapeur; de qualité trop chaude ou trop froide, ou de conſiſtence trop craſſe ou trop ſubtile. Celle-cy, eſt la chaleur debile, laquelle ne peut penetrer aux parties internes, à raiſon de la grãde humidité. A ces deux cauſes nous pouuons adjoûter vne troiſiéme; ſçauoir l'intemperie du cerueau.

Le temps du ſommeil c'eſt la nuict, trois ou quatre heure apres le repas; toutefois on le permet le iour à ceux qui ſont laſſés. Son terme eſt de ſept à neuf heures pour le plus. La façon eſt du coſté droit premierement, puis du gauche: de celuy-là à raiſon que la coction ſe fait mieux l'eſtomach eſtant appuyé ſur le foye, de celuy-cy a fin que l'aſtriction des Alimens, & l'expulſion des excremens ſe faſſent mieux. Le lieu eſt dans vn bon lict à couuert, où n'entre ny froid ny humidité.

Or le signe que le sommeil a esté bon, c'est que les vrines au matin sont mediocrement colorées, tirant sur le jaune paille, d'vne consistance mediocre, ny trop crasse ny trop tenuë, accompagnée d'vne hypostase blanche, polie, & esgale. Au contraire les Vrines blanchastres ou tenuës, sont indices que la coction n'est pas parfaicte. Il y auroit icy bien d'autres choses à dire, mais ie les reserue ailleurs; Venons aux songes; Car le Chirurgien est obligé de ne les ignorer pas afin de connoistre facilement & parfaitement les maladies & leurs causes.

Hippocrate, au liure qu'il a faict des songes, constituë deux premieres differences des songes, disant que les vns sont diuins, & les autres produicts des humeurs. Par ceux-là il entéd les predictions & vaticinations; car il est certain que par eux Dieu faict presagir aux hommes les choses d'importance qui leur doiuent aduenir, & que bien souuent sous des representations peu intelligibles ou pleines d'obscurité, ils ne laissent de se reconnoistre veritables par leurs euenemens. Aussi estans generalement pleins de mysteres, il n'appartient qu'à ceux qui ont ceste prerogatiue de les interpreter. Que si on les blâme de n'estre veritables, c'est faute d'en auoir l'intelligence, & pour estre expliqués par des personnes ausquels si hauts secrets sont incogneus.

Hyppo. lib de insomnijs.

Or que Dieu ne fasse volontiers ses reuelations pendant le someil, l'Escriture Saincte en rend des tesmoignages tres-veritables, par les songes diuins d'Abimelech, Laban, Iudas Ma-

chabée, Nabuchodonosor, S. Iean, des Roys Mages, & plusieurs autres. En outre est-il vray, qu'il a plûtôt infus les sciences dans l'ame de Salomon, Bezeleel & Oliab, pendant qu'ils dormoient que quand ils estoient eueilles. La raison est que pour lors l'esprit n'est distrait par les sens, agité, contentieux, ny refractaire à ses inspirations; mais de cecy plus amplement en vn liure que i'intitule la promenade de l'vniuers, &c.

l'Autheur en sa promenade de l'Vniuers, iournée premiere.

Par ceux-cy la predomination des humeurs est manifeste; car ceux à qui l'imagination, en dormant, represente choses rouges, feux ardents, & autres choses sanglantes; c'est vn signe sanguin. S'il leur semble voir des combats & des armées, voire & se courroucer, signe de bile. Ceux qui croyent voir choses tristes, horribles, comme demons, la Mort, l'Enfer, &c. sont ordinairement melancholiques. Et ceux qui s'imaginent nager, & voir des poissons, sont le plus souuent pituiteux. Ceux qui pensent voler, ont les humeurs tenus. En outre si quelques-vns songent supporter quelque grand fardeau, ou estre opprimées par quelque chose de pesant, & tellement lourd qu'ils pensent suffoquer, ceux-là ont les humeurs crasses, visqueuses, & terrestres. Ceux qui pensent voir de montaignes d'Or, sont ordinairement amateurs de ce metal, & grandement auares. Ceux qui s'imaginent embrasser des femmes sont Luxurieux, & ainsi des autres actions quelles qu'elles soient, ce que ie traicte plus à plain au liure cy-deuant cité.

De la Veille.

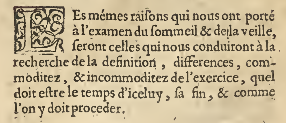


A veille est disposition ou mouuement qui suit ordinairement la cessatiõ des sens par la reuocation de la chaleur naturelle aux parties externes. En icelle ie dois obseruer les mémes circonstances que nous auons proposées au dormir, & faire que l'vn & l'autre soient toûjours dans la mediocrité, s'y gouuernant auec prudence & moderation, car selon Hyppocrate, *Si le someil & la veille sont excessifs c'est vn mauuais signe, d'autant qu'on en deuient malade.* Estant à noter que ce qu'il dit du sommeil & de la veille, il le faut aussi entendre des autres choses non-naturelles.

Qu'est-ce que veiller.

Hyppo l. 2. Aph. 3. l. 7. Aph. 37.

Du mouuement & Repos.



Es mémes raisons qui nous ont porté à l'examen du sommeil & de la veille, seront celles qui nous conduiront à la recherche de la definitioñ, differences, commoditez, & incommoditez de l'exercice, quel doit estre le temps d'iceluy, sa fin, & comme l'on y doit proceder.

Definition de l'exercice Galien, au liure de la conseruation, definit l'exercice vn mouuement du corps vehement par lequel la respiration est changée.

Pour bien entendre ceste definition il faut sçauoir qu'on la dit estre vn mouuement du corps, par ce que tout mouuement n'est pas exercice, mais seulement celuy du corps, & encore tout mouuement du corps n'est pas exercice, d'autant que des mouuemens l'vn est naturel & l'autre est volontaire. Le mouuement naturel est celuy du cœur, des poulmons, & semblables. Le volontaire est celuy des muscles, & nerfs, &c. Iceux en ce mouuement se lassent & demandent repos, & en ceste façon l'exercice sera vn mouuement volontaire de tout le corps. On adjoûte : par lequel la respiration est changée : pour monstrer que tout mouuement volontaire n'est pas exercice : mais celuy seulement auquel on remarquera vn changement de respiration. Ainsi on peut dire que ceux qui vont en carosse ou à cheual ne s'exercent point, d'autant que leur respiration n'est pas changée. *Explicatio de la definition d'exercice.*

D'où sont prises les differences de l'exercice. Les differences de l'exercice sont prises de trois choses ; ou du mouuement, ou de la cause efficiente, ou du lieu où se faict cét exercice. Au mouuement on considere la soudaineté ou tardiueté, la continuité ou interruption, l'egalité ou inegalité : car il est constant que le mouuement soudain & violent extenuë le corps ; le tardif rarefie le cuir, & augmente la substance charneuse le vehement extenuë le corps ; mais aussi il le rend dur & solide, le languide rend le corps gresle, mol & effeminé, au contraire le mediocre conserue.

La seconde difference est prise de la cause efficiente du mouuement qui exerce tout le corps ; Exemple quand on fait aux armes, & le jeu de paulme. Adjoutons y des participes, comme le jeu de boule, le palet, le sauter, le courir, le dancer, le crier, le lire & écrire. La boule & le palet exercent les bras ; le sauter, courir, & dancer les jambes ; le crier les poulmons ; l'écriture & la lecture les yeux.

La troisiéme difference est prise du lieu où se fait l'exercice, qui est ou couuert ou découuert, chaud ou froid, sec ou humide, lequel on doit varier selon la Region & saison de l'année.

Commodités de l'Exercice.



Es commodités de l'exercice sont trois principales. La premiere est que par l'attouchement & attriction des parties, elles deuiennent plus dures ; à raison de quoy elles sont renduës plus aptes à l'action, se mouuans auec moins d'incommodité. La seconde ; par l'exercisse la chaleur naturelle est augmentée, & cette chaleur est cause que l'attraction & la coction se fait mieux, En troisiéme lieu l'exercice fait reluire les esprits plus facilement &

viuifiquement aux parties: au moyen de quoy la distribution de l'Aliment, & l'expulsion des excremens en est plus loüable Estant à no-ter que ces commodités ne s'emanent que de l'exercice moderé ; car s'il est auec violence & immoderation, il dissipera les esprits & la chaleur naturelle, amoindrira le corps, refroidira les visceres, excitera les vrines, crachats, vomissemens de sang, causé par quelque ruption des vaisseaux ; causera des Hernies, fieures putrides en esmouuant les Humeurs corrompus qui estoient assoupis; ou si vous voulez les humeurs des Maladies qui estoient dans leur fomés. Le temps plus propre est lors que la coction est parfaite ; étant à notter que l'exercice doit tousiours preceder l'vsage des Alimens : Car s'il étoit pris immediatement apres le repas, il feroit couler l'Aliment indigeste. A raison de quoy je tiens l'exercice du matin meilleur, qu'aux autres heures (quoy que celuy du soir ne soit à rejetter) lequel il faut commencer doucement & l'augmenter peu à peu, iusques à ce qu'vne petite vapeur chaude s'exhale, & que la face prenne couleur de Rose, alors il faut faire la retraitte. Etant à notter que l'exercice violent est plus propre en Hiuer qu'en Esté, fait en lieu découuert autant qu'il sera possible.

Or comme l'exercice violent ruine le corps, & le moderé le conserue en vn état loüable; de méme le repos excessif, rend l'homme inutile & inhabile à toutes fonctions tant du corps que de l'Ame ; d'autant que le rendant

pesant & languide, mol & effeminé, il cause des crudités, obstructions, retient les excremens, avance la vieillesse, & produit vne infinité d'autres maladies. Au contraire s'il est deüement pris, il remet & resocille les esprits, fortifie les fonctions naturelles, & communique vn bien incomparable à toutes les parties du corps.

De la repletion & inanition.



Ovs rangérons ces deux entre les choses non-naturelles comme pouuans estre cause externe des maladies, bien que l'on puisse dire qu'elles sont plûtôt cause interne qu'externe, ou biẽ au lieu de cause vn symptosme du second genre. Neãtmoins si on les cõsidere auec Galiẽ, cõme choses non-naturelles, elles seront dites causes externes des maladies, à raison qu'icelles ne procedent que de cause externe. Touchant à ce qu'elles peuuent estre dites symptosmes, cela n'empesche pas que ce qui est symptosme en l'vn, ne soit cause de maladie en l'autre.

Mais pour suiure methodiquement le tiltre cy-dessus, disons que la repletion se fait selon Galien, lors que quelque cauité interne se remplit d'vne ou de plusieurs choses. Or comme la repletion se faict ou des Alimens *Gal. l. de plenit.*

ou des humeurs, nous ferons deux generales differences d'icelles, l'vne des Alimens & l'autre des humeurs. Les Alimens sont liquides, solides, ou moyens. Les liquides, sont toute sorte de potion ou boisson. Les solides, sont le pain, chair, & fruict le plus dur. Les moyens qui participent de l'vn & de l'autre, sont la souppe, la boüillie, la cresme, les hachis, &c. Par ceste diuision d'Alimens, on diuise la repletion prouenante d'iceux: car celle du liquide s'appelle crapule; celle du solide satieté, appellons la troisiéme ebrieté: Car quoy que ce soit proprement l'yurognerie, neantmoins elle peut estre composée de ces deux. Car si l'accident de la crapule est vne grande douleur de teste, & celuy de la satieté vne difficulté que la nature a (soit ou en ses vaisseaux ou en ses forces) de contenir ce qui l'offence; ne dirons nous pas que la troisiéme doit estre compliquée de ces deux: & c'est les accidens qui se rencontrent à l'yurogne, & à ceux qui ont vsé par excez des viandes susdites.

La repletion des humeurs est double, ou de qualité ou de quantité; celle-là est ditte cacochymie, & celle-cy plethore. La plethore se fait quand toutes les humeurs retiennent leur naturel temperament, receuant de l'excés en quantité, mais également retenant leur premiere disposition. Elle est double l'vne aux vaisseaux, & l'autre aux forces. Celle-là est quand il y a aux vaisseaux si grande quantité de sang qu'elle remplit toute la capacité d'iceux, sans toute-fois nuire aux forces: Et c'est celle de

laquelle

laquelle parle Hippocrate en ses Aphorismes, sous le nom des Athletes. Celle-cy est celle en laquelle les Vaisseaux ne sont tellement remplis qu'ils n'en puissent contenir d'auantage, mais il y en a plus que les forces ne peuuent supporter; au moyen dequoy les facultez du corps sont renduës languides & presque assoupies.

La plethore aux vaisseaux, se reconnoist par la rougeur qui se void par tout le corps, notament apres l'exercice, par la tension d'iceux, & par la frequente inegalité du poux.

La plethore aux forces, se connoist par la pesanteur & lassitude de tout le corps.

La Cacochymie se remarque lors que les humeurs pechent en qualité de trop de chaleur ou trop de froideur, trop secs, ou trop humides; trop acres, gluans, ou visqueux; trop tenus, subtils, ou trop cras & grossiers. Telle repletion est appellée Cacochimie laquelle est double; l'vne quand les humeurs superflus ne maintiennent pas leur naturel temperament; où bien quand les humeurs tant premieres que secondes ne le retiennent pas; & ces deux especes de la Cacochymie peuuent estre auec putrefaction ou sans putrefaction.

Incommoditez des repletions.



LA repletion dite ebrieté, esgare le discours, trouble l'entendement, cause paralysie, tremeur, stupeur, apoplexie, & souuent la mort subitement. Quant aux autres deux repletions, crapule & satieté, elles causent vne telle quantité & multiplication de cruditez humorales, qu'vne infinité de maladies s'en ensuiuent, comme retention d'vrine produisante des inflammations aux Reins & à la vessie, vomissemens & cardialgies. La suppression des mois donne des pesanteurs & cruditez en l'estomach, douleurs des reins, & de teste, palpitation, & semblables. Celle des hemorrhoides produit les fievres quartes, obstruction de ratte, hydropisie & autres.

La semence retenuë se putrefie, & en ceste action elle cause des symptosmes tres-pernicieux, lesquels ie ne diray point crainte de plus grand mal. La retention du laict produit des inflāmations, fievre, caillement d'iceluy, & ensuite des tumeurs aux mamelles tres-difficilles à guerir. Celle de la pituite au cerueau, faisant obstruction totalle, cause appoplexie; si en partie la paralysie. La retention de la bile aux Cistis, rend les deiections tardiues & difficiles. Celle de la melancholie cause des grandes ob-

ftructions, &c. Et la suppression de l'excrement grossier, le *Miserere mei*, & ensuite des accidens d'iceluy la mort.

La plethore aux vaisseaux, cause vne grande repletion & erosion d'iceux, suiuie d'vne hemorragie, crachats, & vomissemēt de sang. Que si cela n'arriue elle sera cause souuent d'vne suffocation entiere de la chaleur naturelle, de fievres ardentes, & semblables, à raison que par la plenitude & abondance des humeurs les esprits ne peuuent auoir leur libre perspiration. Celle qui est aux forces engendre putrefaction aux humeurs, Apostemes, & inflammations, pleuresies & semblables.

Les incommoditez de la Cacochymie, sont d'engendrer des gales & vermines, ladreries & morphées, & bref toutes maladies qui peuuent proceder de la corruption des humeurs.

Or puis que les incommoditez des replетions sont si grandes, & qu'elles produisent tant de maladies, il faut tâcher de les expulser, ce qui ne se peut pas faire autrement que par inanition & euacuation.

Euacuation n'est autre chose qu'vne expulsion de ce qui est contenu au corps contre nature. Elle est diuisée en deux principales differences vniuerselle & particuliere : Celle-là est contenuë sous la purgation Cathartique, & hemetique, la phlebotomie, & diaphoretique, lesquelles vuident premierement vne partie, puis successiuement toutes les autres : car nous voyons le vomissement euacuer en premier lieu du ventricule, & ensuitte (s'il continuë) des

viſceres & des grandes veines, en apres de toute l'habitude. La miſſion du ſang euacuë auant toutes choſes, des veines & des arteres, qui luy ſont conjointes par anaſtomoſe, en ſecōd lieu de l'habitude du corps, & des viſceres. La ſueur de prime-abord, euacuë de l'habitude, puis des grandes veines & arteres, enſuite des viſceres & parties plus profondes.

L'Euacuation particuliere eſt celle qui euacuë d'vne ſeule partie, comme par les ſternutatoires & maſticatoires, la pituite contenuë au cerueau, laquelle à ſes propres conduits par ou elle ſe vuide, ſçauoir les naſeaux & le palais. Les poulmons & la poictrine, ſont deſchargés par l'excretion ou expectoration qui ſe fait par medicamens bechiques. Le ſable des reins. s'euacue auec l'vrine par les diuretiques. L'vterus par le flus menſtruel ou lunaire. Le ſang melancolique par le flux hemorrhoidal, & ainſi de toutes les autres parties.

Or tant l'vne que l'autre de ces euacuations eſt ou volontaire, ou artificielle. Celle-là ſe remarque quand quelque humeur ou excrement eſt rejetté hors du corps par ſon propre mouuement. Elle eſt double, naturelle, ou contre nature. Celle-là eſt lors que la nature expulſe & rejette ce qui luy eſt totalement contraire & nuiſible. Celle-cy eſt double, l'vne quand la faculté eſt imbecille, laiſſant couler l'humeur ne la pouuant retenir. L'autre eſt, quoy que la nature ſoit forte & robuſte toutefois irritée par la quantité ou qualité de l'humeur, & toutes deux ſont appellées ſymptoma-

tiques; lesquelles ne portent aucun proffit aux Malades, parce que cette euacuation se fait pesle & mesle.

L'euacuation Artificielle est celle qui se fait par l'aide de quelque chose externe : elle est double, legitime & illegitime. Celle-là est celle par laquelle ce qui peche en quantité ou en qualité est éuacué. Celle-cy éuacuë non-seulement ce qui péche en qualité & en quantité, mais encore ce qui est tres-vtile : Et cela arriue bien souuent par l'erreur & ignorance de ceux qui preparent & administrent les remedes, lesquels ne connoissant parfaitement leur qualité & vertu, encor moins leur dose, ny l'humeur qu'il faut éuacuer, apportent le plus souuent plus d'incommodité que de soulagement. Surquoy l'Hippocrate dit qu'il est dangereux d'euacuer beaucoup & soudainement d'autant que telles euacuations extraordinaires sont presque toujours suiuie des Maladies qui conduisent les malades au tombeau. Or ces maladies sont fievres hetiques, phtisies, cachexies, Hydropisies, & semblables.

Des perturbations, passions, ou affections de l'Ame.

Il est certain que les premiers mouuemens de l'homme n'estans pas en sa puissance, il est impossible qu'iceluy ne s'émeuue à l'instant de la presence des causes, & des objects : Et d'autant

qu'ils nous sont ineuitables nous les plaçons au rang des choses non naturelles. Estant vray que la sympathie est si estroite du corps auec l'Ame qu'il est impossible que les affections de l'vn ne se communiquent à l'autre. A raison dequoy Galien veut que les passions de l'ame changent & alterent le corps; d'autant que par icelles il se fait vn insigne mouuement & retraction de la chaleur naturelle, soit ou à la joye ou à la tristesse; à la crainte, ou au courroux; à la vergogne, ou bien l'agonie : & ainsi des autres lesquelles peuuent estre rangées sous celles-cy.

Gal. chap. de Art. med.

Or les incõmoditez qui resultent de ces perturbations sont si prejudiciables qu'vn chacun doit apporter tout le soing qu'il pourra afin de les euiter. Estant vray neantmoins, que quelques-vnes estant dans les bornes de la mediocrité produisent quelque vtilité. Ainsi la ioye excite les esprits & la chaleur naturelle, ensemble attenuë le sang: mais si elle est excessiue, la chaleur & les esprits se perdent, & se dissipẽt en telle façon que souuent le syncope qu'elle cause est suiuy de la mort. La dessus qu'on consulte les histoires tãt sainctes que prophanes, si l'on ne se contente de ce que i'en ay dit dans mon liure des mousquetades.

La tristesse moderée (par ce qu'elle consomme) profite à ceux qui sont trop gras & replets, & dans vn excés de joye. Mais si elle passe ces bornes elle cause la mort; à raison de la reuocation de la chaleur & des esprits au cœur, lequel est suffoqué par leur abondance.

La crainte profite aux audacieux & temerai-

res, en refrenant leur trop grande petulance. Mais si elle est excessiue elle cause les mémes accidens que la tristesse.

La honte & la vergogne profite aux impudens ; mais passant leur terme dans leur rougeur & palleur, elles causent quelquefois la mort : Accident, duquel Homere sentit les atteintes pour n'auoir peu ny sçeu répondre à la question proposée par vn pescheur.

Le courroux est toûjours prejudiciable : car comme il cause vne grande euacuation de sang, auec desir de se vanger, il change tellement les esprits & les humeurs qu'il cause plusieurs maladies, comme fievres ephemeres, sinoques, & ardentes.

Quant à l'Agonie, elle ne profite à nul: mais comme elle est vne dispute composée de deux mouuemens contraires, sçauoir de la crainte & du courroux, elle confere les mémes incommoditez que l'vne & l'autre.

Finalement on peut renger la hayne, la discorde, & l'inimitié sous le courroux : la terreur le pareillement sous la crainte : les gemissemens, lamentations, & ennuis sous la tristesse; & ainsi des autres.

On peut encore adjoûter à ces passions de l'ame, toutes les maladies qui arriuent par imagination : mais cela est reserué en vn liure que que i'en fay à part. Resteroit icy (pour suiure l'ordre) à traicter des annexes aux choses non naturelles, mais (outre que nous en auons parlé cy dessus) cela se verra auec toute perfection dans ma Physique Chirurgicale.

Or auant faire fin, i'aduertiray icy le Lecteur que mon dessein estoit de donner conjoinctement auec ce traicté vne vingtaine de consultes faictes sur les maladies assez espineuses & difficiles; mais pour quelques considerations que ie ne puis dire maintenant, ie les ay reseruées pour la seconde impression de ce liure: encore les promets-ie auec telle precaution, qu'il m'apparoisse premierement que cestuy-cy ayt esté receu fauorablement, ce que ie me promets de la bien veillance des commençants à la Consulte. Et pourquoy ne le feroient ils pas, puis que c'est en leur faueur que ces veilles voyent le iour? Que si par quelque antipathie au biē, quelques vns en méprisent & la recherche la possession, ie desire qu'ils sçachent que ie n'ay iamais pensé complaire à tout le monde, mais i'ay bien desiré profiter à tous s'ils en ont la volonté. S'il arriue au contraire ie n'en perdray pas pour cela le desir: que si mon souhait est accomply i'en beniray l'Autheur & le Createur de toutes choses: Auquel Pere, Fils, & St. Esprit, soit rendu tout honneur & gloire. Amen.

Fin de toute céte œuure.

Modica placent modò bona.